

LANA TURNER

RADIO

ENTRE ACTEURS FRANÇAIS, par Louise Gilbert-Sauvage

Notre correspondante à Hollywood

"LES AMOURS D'EDGAR ALLAN POE"

ROMAN COMPLET, ARTICLES ILLUSTRÉS, NOMBREUSES PHOTOS


UNE DURE JOURNÉE?
ENRAYONS LA FATIGUE!
POUR MOI TOUJOURS MOLSON
LA BIÈRE QUE VOTRE ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT



AOUT 1942

24e année, No 1

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

•

975, RUE DE BULLION
MONTREAL - CANADA

•

Tél.: PLateau 9638*

•

Président :
FRED POIRIER

Vice-président :
GEORGES POIRIER

Surintendant :
ALBERT PLEAU

•

Rédacteur en chef :
GERALD DANIS

Correspondante à Hollywood
LOUISE GILBERT-SAUVAGE

Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique :
HECTOR BRAULT

Gérant de la circulation :
ODILON RIENDEAU

•

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

Heures de bureau :
9 h. a.m. à 5 h. p.m.

•

NOS REPRESENTANTS :
WILFRID DAOUST
20, IIIe Avenue, Lachine (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, St-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette, etc., et les environs).

A Québec et Lévis :
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec
Aux Trois-Rivières et au Cap-de-la-Madeleine :
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe, Trois-Rivières

Modes et Caprices de Hollywood

Autrefois, tous les grands de Hollywood avaient une villa au bord de la mer, à Santa Monica, non loin de Culver City, où se trouvent les studios de la Metro-Goldwyn-Mayer ; mais bientôt les chasseurs d'autographes et tous les importuns qui gravitent autour de la vie des stars leur rendirent ce séjour intenable, et les gens chic de la colonie cinématographique s'établirent à une dizaine de milles plus au nord, sur la route de Santa Barbara, dans un lieu dit Malibu, où ils se firent bâtir d'autres villas. Par des arrangements avec la municipalité, les terrains furent exclusivement réservés à ceux qui pouvaient montrer patte blanche.

Un moment au comble de la faveur, Malibu, aujourd'hui, commence à fatiguer, on cherche autre chose, de même que Beverley Hills est sérieusement battu en brèche par Brentwood Heights. En général, la tendance est à monter au nord.

A cette mode changeante de l'habitation, on peut ajouter aussi celle des maladies et opérations qui, d'une certaine manière, contribuent également à vous faire tirer du grand, comme on dit. Il était de très bon ton de se faire opérer l'appendice pendant un certain temps : on allait faire un petit séjour à l'hôpital où l'on recevait ses amis ; puis ce furent les amygdales dont tout le monde voulait se débarrasser, et il fallait s'inscrire longtemps à l'avance chez le chirurgien en vogue ; on eut aussi la mode de la bicyclette, tirée inopinément de son oubli par les femmes qui voulaient garder leur ligne : sur les avenues de Beverley Hills, on ne voyait que *stars* pédalant ; l'on passa à la mode des diètes : elle a fait d'innombrables victimes, ruiné parfois à fond la santé de jeunes filles qui, pour maigrir, sur les conseils de charlatans, finissaient par ne plus manger.

Un moment, les courses de lévriers firent rage ; mais comme elles avaient lieu le soir, elles furent battues en brèche par les exhibiteurs, dont elles enlevaient le public. Récemment encore, le développement des courses de chevaux dans l'Etat de Californie et l'aménagement, aux portes de Hollywood, de l'hippodrome de Santa Anita, ont aiguillé la colonie vers le turf. De nombreuses vedettes, comme Clark Gable, Bing Crosby, Al Jolson, en étaient des fervents, possédaient des écuries, s'adonnaient même à l'élevage.

On a fait aussi de la culture de fruits et de légumes : il est bien vu de posséder, à San Fernando Valley — plaine fertile située entre Los Angeles et Santa Barbara — un ranch où l'on fait pousser des orangers, des citronniers ou des avocados, et où l'on élève des poules et des lapins. Le comique W. C. Fields a été le pionnier de ce nouveau champ d'activité.

Autre petite particularité à la vie hollywoodienne : si l'on parcourt la chronique mondaine des journaux, il n'est question que de Mme Unetelle, « society woman ». Etre de la «société » constitue une fonction respectée. On affecte bien un peu de se moquer des titres, mais, dans le fond, on les admire, et les héritières, comme on ne l'ignore point, continuent à les épouser. Le « sang bleu » est considéré comme un apanage d'essence supérieure, et s'il s'agit de « royalty », de personnes apparentées à une famille régnante, alors l'admiration s'épanouit.

Bien qu'aux Etats-Unis, on soit sensé vivre sous un régime démocratique, nulle part, les différences de caste et, en même temps, les catégories dans les professions ne sont plus marquées qu'à Hollywood.

Oui, à la vérité, le monde américain du cinéma est un monde bien paradoxal, et ceci explique que tant de rêveurs et de rêveuses partent de partout pour aller y trouver souvent une amère déception. Mais il semble bien que, malgré cette aveuglante vérité, nombre de jeunes gens iront encore se brûler les ailes dans Hollywood, cette ville de lumière et d'argent.

SOMMAIRE

ENTRE ACTEURS



Des camarades des studios parisiens se retrouvent et fraternisent en tournant de beaux films à Hollywood

PARFOIS, on se croirait en France, dans les studios de Hollywood, depuis que les nazis font retentir leurs bottes sur les parois parisiennes. Tant de Français, d'artistes de divers groupements sont venus demander aux Etats-Unis une hospitalité depuis longtemps proverbiale. C'est devenu courant de se retrouver un peu partout dans les grandes villes d'Amérique, et notamment à Hollywood.

L'autre après-midi, j'eus l'idée d'arrêter aux studios de la Warner Brothers, à Burbank, histoire de m'approvisionner de photographies récentes. Heureuse idée, car ce jour-là, les quatre acteurs français, dont je veux vous entretenir, se trouvaient sur le « set », en train de tourner pour le film *The Constant Nymph*, dont les étoiles sont Charles Boyer et Joan Fontaine.

« Vous tombez à point, me dit en m'apercevant le directeur de la publicité étrangère. Si vous désirez voir un groupe de Français dans un film américain, vous serez servie à souhait . . . »

Vous imaginez bien que je ne refusai pas de le suivre vers le plateau No 21 devenu, pour quelques semaines, un petit coin de France. J'y parvins au moment où le directeur venait de faire strider le sifflet d'entre-scènes.

« On se croirait à Paris », remarqua un journaliste de Los Angeles, prenant plaisir à écouter le langage des quatre acteurs français.

■

Tout d'abord, j'ai le plaisir de vous présenter Charles Boyer, Marcel Dalio, Jeanine Crispin, André Charlot, que vous aurez l'occasion d'aller voir dans *The Constant Nymph*, ce magnifique film qui passera à Montréal, me dit-on, au cours de la belle saison.

Voici ce que les quatre m'ont appris dans le court espace de temps au cours duquel j'ai pu causer avec eux :

Le directeur, Edmund Goulding, fut autrefois acteur à Londres. Au début, il se consacrait à la tragédie, se croyant des aptitudes dramatiques. Mais il n'avait pas alors rencontré André Charlot qui l'engagea peu après, en qualité de comédien, dans sa célèbre revue : *Kill That Fly*, créée au théâtre

•

Charles Boyer et Marcel Dalio sont de vieux camarades dont l'amitié remonte à leur première rencontre à l'Ecole d'Art Dramatique de Paris. On verra prochainement Dalio — que nous avons applaudi sur nos écrans montréalais — dans un film intitulé : THE PIED PIPER. Beaucoup avant sa venue en Amérique, l'occasion nous avait été donnée à plusieurs reprises de l'applaudir sur nos écrans français.

FRANÇAIS

par Louise Gilbert - Sauvage

Notre correspondante à Hollywood

■

Alhambra de Londres. Goulding devint le succès personnifié et, après une année de *hit,* émergea comédien de premier plan dans la même revue. Dès lors son avenir fut assuré.

Trente années se sont écoulées depuis. Goulding, maintenant directeur à Warner Brothers, s'est souvenu de Charlot et lui confia un rôle dans le film qu'il dirige.

Un coup de téléphone, une invitation à dîner, et voilà le contrat signé autour d'une table, comme dans le bon vieux temps. On reparla des débuts, des craintes et des surprises, puis du succès qui vint ensuite. Et je ne serais pas surprise que ce fut avec émotion qu'on se serra la main.

Les Canadiens connaissent Jeanine Crispin qui passa à Montréal, dès son arrivée en Amérique, et qui y a raconté quelques-uns de ses ennuis de guerre. Sous contrat, dans un des studios parisiens, elle ne put faire autre chose que se torturer d'inquiétudes sur le sort de son mari, George Kessel, correspondant de guerre pour le journal *Paris-Soir,* et couvrant les batailles en Belgique, comme il avait fait en Finlande.

Finalement, les choses tournèrent pour le mieux. Kessel put fuir et échapper au camp de concentration. Il se dirigea vers l'Afrique, sans argent, sans passeport. Ainsi fit Jeanine, sans amis, on ne sait trop comment, guidée par sa bonne étoile ou par quelque bon ange.

C'est alors que le consul américain leur procura passeports, identifications tout le tra-la-la leur permettant de venir aux Etats-Unis.

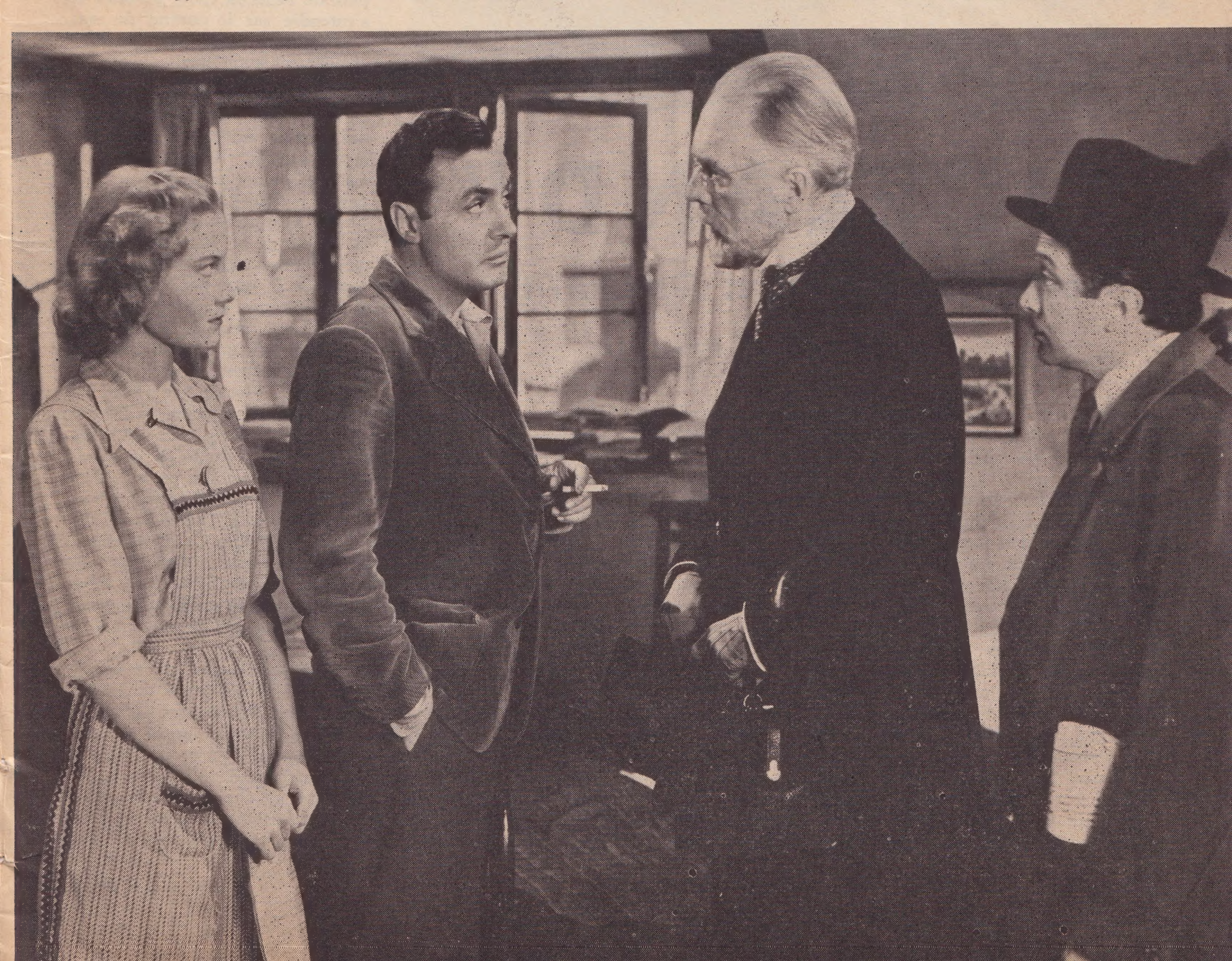
Ici, à Hollywood, Charles Boyer, avec son grand cœur de Français, lui servit de Saint-Christophe dans les studios, pendant que Kessel écrivait en français *Joan of Paris,* que la compagnie R. K. O. acheta et traduisit pour Michèle Morgan, qui y débuta admirablement, comme l'on sait.

■

Pour ce qui est de Marcel Dalio, il est un vieux camarade de Boyer. (On le verra dans *The Pied Piper,* dans quelque temps, à Twentieth Century-Fox.) C'est une histoire remontant à presque vingt ans, alors qu'ils se rencontrèrent pour la première fois à l'Ecole Dramatique de Paris.

Leur bonne amitié se continue tout simplement ici, sous le regard du vieil oncle Sam, qui veut bien recueillir, sous son beau manteau étoilé aussi vaste que son cœur, les fils de cette France qui, un jour, lui aida à gagner la Liberté.

Ce n'est pas sans raison que notre correspondante, Mme Louise Gilbert-Sauvage a intitulé son article : ENTRE ACTEURS FRANÇAIS. En effet, nous en voyons quatre, ci-dessous, réunis pour le filmage d'une scène de THE CONSTANT NYMPH, production de Warner Bros. Ce sont, de gauche à droite : JEANINE CRISPIN, CHARLES BOYER, ANDRE CHARLOT et MARCEL DALIO. Tous ces acteurs, à l'exception de Charlot, ont été applaudis des Montréalais.





"ICELAND"

avec SONJA HENIE et JOHN PAYNE

Production 20th Century-Fox

DÉCIDÉMENT, la guerre produit de plus en plus son influence dans l'industrie hollywoodienne du cinéma. Voilà que l'arrivée des soldats de l'Oncle Sam en Islande qui, il y a quelques mois, venaient relever la garnison britannique, fournit aux cinéastes un excellent sujet de scénario. En effet, cette île de l'Atlantique, où vit tout un monde différent du nôtre, offre pour le moins un cadre nouveau et inattendu.

Parmi tous ces braves des U. S. A., la caméra fixe tout d'abord son attention sur deux bons zigues qui n'en sont pas à leur première aventure, loin de là... Ce sont le caporal Jimmy Murfin (John Payne) et le soldat Slip Riggs (Jack Oakie). Gais lurons qu'ils sont, ils profitent d'une première permission pour «faire un tour en ville».

Dans le tohu-bohu de la circulation, ils se heurtent à un couple : Sverdrup Svensson (Sterling Holloway) et Katina Jonsdottir (Sonja Henie). Il va sans dire que l'intérêt de nos deux militaires ne se porte que sur la belle Katina, si bien que Jimmy fait en sorte pour obtenir l'adresse, ainsi que le numéro de téléphone de la belle enfant.

On apprendra que Katina, la file du digne Jonsdottir, propriétaire d'hôtel, est fiancée à Sverdrup, qui est anxieux de fixer la date de son prochain mariage, mais la seule vue de Jimmy a soudainement changé les aspirations amoureuses de la belle Islandaise. On s'imagine que Jimmy se flatte d'avoir si bien réussi dans son flirt, mais il est loin, le pauvre homme, de prendre la chose au sérieux comme Katina. Au demeurant, cette dernière serait bien surprise si quelqu'un lui apprenait que le beau Jimmy, pour lequel elle se sent éprise, a « monté des bateaux » à bien d'autres jouvencelles de son âge, un peu partout. Mais, qu'importe, elle ignore ce passé amoureux du bel inconnu, et, pour l'instant, elle entrevoit le bonheur.

N'étant nullement au courant de ce changement subit chez Katina, la famille de cette dernière songe à ses épousailles avec Sverdrup Svensson afin que sa jeune sœur Helga (Osa Massen) puisse, à son tour, épouser le fils d'un riche marchand de harengs, et la coutume veut, en Islande, que l'aînée se marie avant la cadette. A cette fin, on fait venir à la maison Herrn Getnar (Fritz Feld), le juge de paix de l'endroit, pour discuter et s'entendre sur le contrat de mariage et la cérémonie qui doit prochainement avoir lieu.

Entre temps, la ville organise un carnaval sur la glace en l'honneur des marins américains nouvellement arrivés. Katina, danseuse émérite sur patins, doit y prendre part. Le spectacle ayant pris fin, Jimmy s'empresse de la féliciter, et surtout de lui faire comprendre qu'il n'éprouve pour elle qu'un flirt passager et que, par conséquent, il ne faut pas le prendre au sérieux. Peine perdue, la belle enfant voit les choses d'un point de vue parfaitement opposé et, arbitrairement, décide de fixer la date de son mariage avec lui... Le pauvre Jimmy va bientôt recevoir une autre tuile — ce qu'il en coûte d'"être flirt ! Peu après cet entretien, au cours duquel la volonté de la ravissante Islandaise sut s'imposer devant les molles protestations de l'entreprenant marin, voilà qu'un jazz-band (Sammy Kay et son orchestre) présente, précisément à l'hôtel Jorg, une chanteuse du nom d'Adèle (Joan Merrill). Or, cette chanteuse, le beau Jimmy l'avait laisssée en plan, elle aussi, tout comme il se proposait de faire avec Katina. Si Adèle se trouvait en Islande, c'était parce qu'elle avait su rejoindre sa piste. On s'explique la complication produite par ce *persona non grata*...

Les événements poursuivent implacablement leur cours. Il y a réunion de parents chez Katina, et la question du mariage d'Helga est soulevée. Mais il faut d'abord que l'aînée se marie, même avec son Jimmy s'il le faut. Ce dernier reprend son aise lorsqu'il apprend que le juge de paix ne peut officier ce mariage pour la raison que le manque d'information sur le passé du marin américain constitue un obstacle sur un point de formalité. Naturellement, Jimmy profite de cette circonstance pour dissuader Katina de ce mariage, invoquant l'inci-

dent créé par la présence d'Adèle. Mais, aussi habile que bonne patineuse, Katina parvient quand même à obtenir les renseignements exigés.

Mis au courant de ce dernier développement, notre héros — puisqu'en amour la fuite est une victoire — se sent traqué. Que faire ? Une décision subite lui vient à l'esprit : à titre de volontaire, il s'offre à occuper un poste extrêmement dangereux.

La famille de Katina, constatant ce refus de Jimmy de s'allier à elle, décide qu'elle épousera Sverdrup. Elle n'y entend rien. Pendant ce temps, la date du mariage d'Helga approche toujours, ce qui est une chose effroyable, étant donné que l'aînée doit se marier la première selon l'habitude du pays.

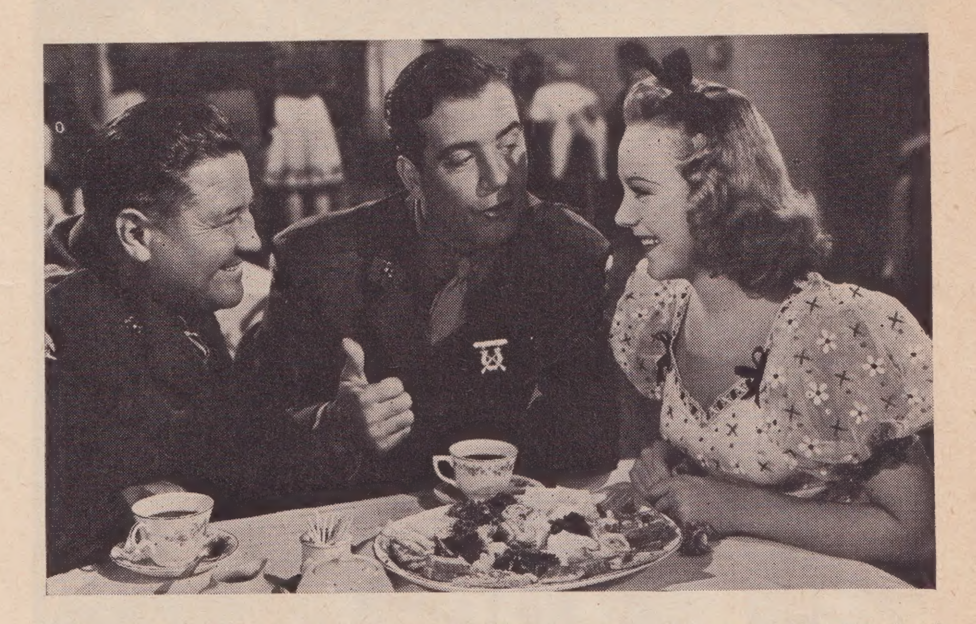
Katina, cependant, trouve une solution satisfaisante pour tous . . . à l'exception de Jimmy. Avec assurance, elle apprend à sa famille qu'elle a épousé son Américain avant son départ pour sa mission périlleuse. Sur ces entrefaites, Jimmy revient, ignorant toute l'histoire. Pour la lui expliquer à l'abri des oreilles indiscrètes, elle l'entraîne dans la chambre de tante Sophie (Ilka Gruning). Comme ils sont sensés être mariés, tout paraît normal. Mais, Slip, le bon camarade de Jimmy, n'a pas le bonheur d'être aussi bien renseigné et n'écoute que son désir de sortir son compagnon de l'impasse dans laquelle il se trouve, se meurt d'anxiété en voyant la catastrophe s'approcher. De plus, il apprend du père de Katina que ce dernier, en plus de célébrer les noces de sa cadette le même soir, compte aussi aller faire une ovation à la fenêtre de la chambre des nouveaux ou récents mariés que sont Jimmy et Katina, voulant ainsi faire une cérémonie double.

Immédiatement après le mariage d'Helga, Slip fait des efforts désespérés autant qu'inutiles pour éloigner son camarade Jimmy de l'hôtel ; il est trop tard. Entraînés malgré eux par la foule qui les croit époux et épouse, Jimmy et Katina se voient dans la chambre nuptiale, et c'est alors que la belle Katina se rend compte de sa situation.

Mais le dénouement se présente de façon inattendue : le bon Slip trouve enfin la solution. Faisant montre d'un esprit d'improvisation sans pareil, il s'accapare de Herrn Getnar, le passe par la fenêtre de Katina et lui fait épouser le couple, de sorte que tout s'arrange à la satisfaction de tous, puisque Jimmy, durant son éloignement, s'était rendu compte qu'il aimait éperdument la belle Katina.



L'Islande sans un carnaval, où le patinage sur glace est à l'honneur, ne serait pas l'Islande. Ce fut de cette manière qu'on rendit hommage aux braves soldats des Etats-Unis lorsqu'ils vinrent relever la garnison britannique qui occupait la région.



Pendant ce carnaval, toute une intrigue d'amour se nouait. Ce qui fut tout d'abord qu'un flirt entre Jimmy et Katina, dut se terminer finalement par un mariage. C'est encore la meilleure façon de se comprendre et d'épouser la même cause.



Même si elles eurent lieu de façon inattendue, les noces de Jimmy et de Katina présentèrent le spectacle le plus charmant et le plus pittoresque.



Jack Carson, acteur sympathique de cinéma, est l'heureux papa d'un gros poupon du nom de Jack Jr., et le non moins heureux époux d'une charmante compatriote qui, avant de perdre ses ailes, avait nom : Kay (Catherine) St-Germain. Cette scène familiale, que nous reproduisons ci-contre, est le témoignage irréfragable d'un bonheur parfait, comme nous le verrons dans l'article de notre correspondante.

JACK CARSON & CIE

Par Louise Gilbert - Sauvage

Notre correspondante à Hollywood

VOILÀ comment Jack Carson, l'aimable comédien de la Warner Brothers, que nous aurons encore le plaisir de voir dans *Wings for The Eagle,* s'intitule en parlant de lui-même et des deux êtres qu'il affectionne le plus au monde, sa femme (Kay St-Germain) et son fils John Elmer.

On sait que Kay Saint-Germain est la fille de Léopold Saint-Germain, représentant à Montréal, d'abord, puis en France et enfin en Oregon (Portland), où il demeure actuellement, de la firme International Harvester Co.

Petite-fille de Joseph Saint-Germain et de Philomène Gougeon, de Montréal, elle est née dans Dakota-Nord. Tout le monde a entendu parler des succès de Kay (Catherine) Saint-Germain à la radio, où elle est devenue célèbre en chantant des ballades.

Les Carson se rencontrèrent pour la première fois dans un même programme à la radio, et décidèrent de ne plus faire de leurs deux vies qu'un seul et même programme.

« Cela se passa il y a deux ans, continue Jack, et c'est la chose la plus merveilleuse qui me soit encore arrivée, avec la naissance de notre premier enfant, Jack Jr. »

Pour ce qui est de sa carrière, elle se décida de façon impromptu, comme à peu près tout ce qui arrive dans l'existence de Carson.

Comme il fait un très aimable « interviewé », et qu'il possède en plus le don d'une parole facile, je lui laisse simplement vous raconter son histoire qu'il appelle volontiers son « pedigree ».

« Lorsque j'eus atteint le grand âge de dix-neuf ans, j'étais alors encore étudiant au collège Carleton de Northfield, Minnesota. Je rencontrai un individu de mon calibre, qui se nommait Dave Willock, et qui appartenait à l'université de Minnesota. Il me dit, après une bonne conversation, et en me toisant : « Dites donc, nous serions un drôle de duo, tous les deux. Pourquoi ne ferions-nous pas du théâtre ? . . . »

« Ce fut aussi simple que cela. Nous jouâmes un peu partout aux Etats-Unis. Plus tard, je devins, dans l'ouest du pays, maître de cérémonie pour représentations de vaudeville, etc., dans divers théâtres.

« Un jour, le vaudeville s'anémia et mourut lentement. Alors, je m'acheminai vers Hollywood qui ne m'avait pas fait demandé. »

Entre parenthèses, le comédien m'apprend qu'il est né à Carmen, Canada. Je n'ai pas à lui demander si ses yeux sont bleus, si ses cheveux sont bruns, s'il mesure environ six pieds et s'il pèse environ deux cents livres. Il m'apprend cependant que ses parents sont M. et Mme E. L. Carson. Son père vend de l'assurance. Lui-même est amateur de football et de natation.

« J'ai débuté dans la carrière cinématographique en perdant Ginger Rogers coup sur coup, la dernière fois dans le film *Lucky Partners,* où mon compétiteur était Ronald Colman. »

Parmi ses films notons : *Lucky Partners, Stage Door, Stand It, Music for Madame, Carefree, Destry Rides Again, Mr. Smith Goes to Washington, Mr. and Mrs. Smith, Having A Wonderful Time, Fifth Avenue Girl, The Strawberry Blonde, The Bride Came C. O. D., Navy Blues, Blues in the Light, The Male Animal, Larceny, Arsenic and Old Lace* et *Wings For The Eagle.* Actuellement, il est à tourner *The Hard Way.*

La personne la plus intéressante qu'il ait jamais rencontrée,

affirme-t-il, fut Madame Schumann-Heink, pas autant parce qu'elle était une magnifique chanteuse qu'à cause de son cœur vibrant et son humaine compréhension.

Ses acteurs favoris sont Greta Garbo, James Cagney, Katherine Hepburn, Ginger Rogers, Ronald Colman et feu John Barrymore.

Carson est un musicien-né. Il peut jouer de presque tous les instruments par oreille. Mais il préfère le piano.

Dans ses moments de liberté, il aime travailler la brique et faire des constructions de brique — « passe-temps que j'ai pris de Winston Churchill », fait-il, narquois.

« Et puis, je jardine — pour la Victoire — et, pour mon agrément. J'aime le bridge, le poker ... et les arguments. La plupart de ces arguments ont trait à la psychologie, le spiritisme, « sujets populaires dans les collèges ... »

Les habits, la toilette ne l'intéressent guère. Ce qu'il affectionne surtout ce sont les pantins qui se « fout » de la sincérité comme de l'an quarante ...

Il avoue volontiers une tendance vers tous les mets qui lui sont contraires. Il doit sans cesse surveiller l'embonpoint, bien qu'il n'ait pas de difficulté à revenir au point normal avec quelques jours de diète. Le golf est l'un de ses sports favoris.

Les Carson ont un chien qu'ils ont nommé « Pappy », dont le sang n'a rien de bien bleu. Ils ont deux automobiles, un serviteur, pas de piscine, ni de bateaux — et ils sont charmants et heureux ...

« Surtout, fait Carson de son rire communicatif, n'oubliez pas de mentionner à vos lecteurs du *Film,* car cela pourrait me monter énormément dans l'estime des gens, qu'entre mes engagements de vaudeville, j'ai travaillé, comme membre d'équipe, à la construction des chemins de fer, que j'ai, entre temps, vendu des bretelles et autres machines du même acabit, et que j'ai « gossé » des barreaux de chaise lorsque j'étais «p'tit gars ».

Il a une passion : faire la collection des têtes sculptées, dont il orne sa cheminée. Et son programme financier est très défini, c'est-à-dire que son gérant d'affaires a reçu de Jack l'ordre de s'emparer de son chèque hebdomadaire avant qu'il lui tombe sous la main.

C'est dire que les Carson songent à l'avenir, ce qui n'est pas une si mauvaise idée ...

Jack Carson, que nous avons vu dans "*The Bride Came C. O. D.*" et dans de nombreux autres films, est, comme tant d'autres, un fils du Canada. Sa jovialité, sa bonne humeur constante et son optimisme constituent ce genre de personnalité engageante en même temps que dynamique, qui caractérise si bien la nation américaine de notre époque.



James Waring (Tyrone Power), l'homme de confiance de Henry Morgan, doit partir en mission sur le *Revenge* pour faire la guerre à un redoutable pirate. Avant son départ, il enlève Lady Margaret (Maureen O'Hara).

THE BLACK SWAN est une histoire épique comme savait en raconter Stevenson. De l'aventure, de la couleur, des combats héroïques, bref, c'est une histoire se déroulant dans le monde des pirates. La scène ci-dessous représente James Waring soumis à la torture afin de lui faire révéler un secret qui mettrait Morgan en péril.



"LE CYGNE NOIR"

(THE BLACK SWAN)

avec MAUREEN O'HARA et TYRONE POWER — Production 20th Century-Fox

LE cinéma muet fit fortune avec la production de films épiques dont l'action avait pour cadre la vie colorée et pleine de mystères des pirates. Cette formule apparemment trop délaissée des cinéastes, surtout depuis l'avénement du «parlant», semble redevenir en vogue, si l'on en juge par l'excellent film *The Black Swan* (Le Cygne Noir) que présenteront prochainement les studios de la 20th Century-Fox.

Dès la projection des premières scènes nous comprenons que l'action se situe dans les Antilles, à l'époque où Anglais et Espagnols ne se traitaient pas toujours avec des gants blancs. Une frégate bien armée, conduite par la *Jolly Roger*, battant fièrement pavillon, longe les côtes d'une colonie espagnole et, cela se conçoit, les pirates se livrent au massacre et au pilllage. L'intrigue qui va se dérouler se compose en partie de ces personnages à la mine peu rassurante que caractérisent bien les larges ceintures de cuir et les coutelas toujours prêts à l'action.

James Waring (Tyrone Power) est tombé entre les mains de Don Miguel (Fortunio Bonanova), cruel capitaine qui veut savoir à tout prix où s'est retiré son dangereux émule, Henry Morgan (Laird Cregar). En dépit du mauvais châtiment qu'on lui inflige, Waring s'enfonce dans un parfait mutisme, se jurant de ne pas révéler cette information au pirate espagnol. Même lorsqu'on l'étend et le lie au panneau de torture, Waring conserve son attitude de silence. Mais un pirate, ami de ce dernier, Tom Blue (Thomas Mitchell), un rude gaillard irlandais, attaque Don Miguel par surprise et libère le captif. Tous deux prennent la fuite. Waring apprend de son sauveur que Morgan s'est emparé de l'île. Sur les entrefaites, le gouverneur de la Jamaïque, Lord Denby (George Zucco), fait irruption après avoir entendu les cris de Don Miguel. Blue, qui ne perd jamais son sang-froid, appuie son coutelas sur la gorge de l'arrogant gouverneur pour lui rappeler qu'il faut garder le silence. Pistolet en main, Lady Margaret Denby (Maureen O'Hara) arrive sur les lieux pour secourir son père, mais en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, Waring fait échapper l'arme à Lady Margaret par un mouvement rapide de son épée. Waring et Blue allaient tout juste se mettre en train de rafler l'argent et l'or dans les cachettes, quand Morgan apparut. Il leur ordonna aussitôt de mettre fin à ce pillage, et leur fit part qu'il avait d'importantes nouvelles à leur communiquer, et leur demanda de venir le rencontrer au *Ye Porker's Sterne*.

Ce soir-là, se réunirent à l'auberge, les capitaines pirates qui, depuis de nombreuses années, ravageaient la colonie espagnole. Au cours de cette rencontre, Morgan leur apprit que le roi Charles lui avait accordé son pardon, l'avait créé chevalier et, de plus, l'avait nommé gouverneur de la Jamaïque. Il leur apprit, en outre, que sa Majesté était désireuse d'étendre son pardon à tous les aventuriers qui accepteraient de s'installer comme colons. Morgan termina cet entretien en les invitant tous à suivre son exemple dans cette vie de paix, comme ils l'avaient jusque-là suivi dans ses aventures de piraterie.

Deux de ces capitaines pirates : le capitaine Leech (George Sanders) et le capitaine Wogan (Anthony Quinn) qui sont loin d'être faciles à convertir, soupçonnent, dans toute cette affaire, une nouvelle manigance de Morgan. Leech, finalement, ne cache pas que son vaisseau, le *Black Swan*, ne jettera pas ainsi l'ancre pour les beaux yeux d'un espion du roi. Cette même nuit, ces deux récalcitrants, ainsi que quelques autres capitaines, décident quand même de reprendre la mer.

Waring, qui entend demeurer fidèle à Morgan, tente de faire la cour à Lady Margaret. Cette dernière, offusquée des démarches de Waring, lance un appel à son fiancé, Roger

Même un pirate peut s'éprendre d'une jolie femme, même si cette jolie femme est Lady Margaret Denby dont le père veut vous faire trancher la tête par n'importe quel moyen. On verra que la répulsion de Lady Margaret se transformera en amour.



Ingram (Edward Ashley) qui tire aussitôt son épée pour se battre en duel, mais Waring a tôt fait de le désarmer.

Au fond, cet Ingram est un hypocrite et un traître. Quelques jours après cet incident, il aborde le *Black Swan* pour rencontrer l'indomptable Leech afin de lui promettre tous les renseignements désirés concernant la partance des navires anglais de la Jamaïque. Tout ceci, bien entendu, à la condition que le capitaine pirate lui accorde une certaine part des futures expéditions. Le résultat de ce funeste entretien ne fut pas lent à se faire sentir : le *Prince Consort,* qui venait de quitter le port avec une cargaison d'or, est bientôt capturé par Leech, grâce aux informations fournies par Ingram.

Pendant ce temps, à la Jamaïque, des nouvelles de cet acte de piraterie commencent à se répandre. L'Assemblée, apprenant cette nouvelle, ne tarde pas à soupçonner Morgan. Ingram se lève et adresse la parole : « Messieurs, je suis d'avis qu'aussi longtemps que Morgan siègera comme gouverneur, les navires anglais continueront d'être la proie des pirates, ses collègues de toujours.» Sur ce, Lord Denby prétend que le temps est venu de loger une accusation de trahison par un vote de l'Assemblée. Morgan, toutefois, parvient à empêcher ce vote par la promesse qu'il fait de capturer Leech et de le faire pendre.

Il passe des paroles aux actes en envoyant Waring avec trois navires sur Tortuga où il avait été révélé que la frégate de Leech était ancrée. Ingram, toujours aux aguets, s'empresse de communiquer ces informations à un nommé Fenner (Charles McNaughton), un mouchard, si bien que Waring ne trouve aucun bateau dans le port de Tortuga.

De retour, sans avoir pu accomplir sa mission, Waring, devant Morgan, accuse Ingram de faire de l'espionnage pour le compte des pirates. Mais, malgré tout, l'Assemblée se convainc de plus en plus que c'est Morgan lui-même qui est le complice inavoué de Leech. Sur ce, Morgan donne de nouveau à Waring l'ordre de prendre la mer pour se rendre, cette fois, à Maracaïbo où d'autres navires anglais iront se joindre à lui. Avant son départ, Waring demande à Lady Margaret de l'épouser. *(Lire la suite page 34)*

TYRONE POWER, le jeune premier par excellence que nous verrons dans THE BLACK SWAN, aux côtés de la non moins charmante Maureen O'Hara. *The Black Swan* est une merveilleuse histoire de pirate réalisée avec les prodigieux moyens dont disposent les studios de la 20th Century-Fox.



Les Amours d'Edgar Allan Poe

avec LINDA DARNELL et JOHN SHEPPERD — Production 20th Century-Fox

LE génie d'Edgar Allen Poe, célèbre poète et conteur américain de la première moitié du XIXe siècle, n'a été révélé au monde entier qu'après avoir été connu des milieux littéraires français, grâce aux magnifiques traductions de Charles Baudelaire, ce qui démontre, une fois de plus, la véracité du proverbe qui veut que nul ne soit prophète en son pays.

La vie de ce grand écrivain, l'un des plus grands qu'ait produit le nouveau monde, constitue à elle seule un passionnant récit, et l'on peut s'imaginer, qu'à Hollywood, on ne pouvait pas ne pas être tenté d'en faire, un jour ou l'autre, le sujet d'un film à grand déploiement. Ce rêve, souvent désiré des amants de la littérature, et particulièrement des jeunes lettres américaines, est enfin réalisé dans les studios de la 20th Century-Fox qui vient de payer, à sa manière, un tribut d'hommage à ce génie malheureux que fut l'auteur du *Scarabée d'Or*.

Nous verrons donc prochainement sur nos écrans : *The Loves of Edgar Allan Poe (*Les amours d''Edgar Allan Poe) dont voici un aperçu du scénario.

Dès l'âge de huit ans, Poe faisait le désespoir de ses maîtres, et principalement de M. Burke (Erville Alderson), le principal de la *Classical School of Richmond*, que fréquentait alors l'enfant. Lorsque ce dernier le surprenait à écrire un sonnet à Elmira Royster (Peggy McIntyre) c'était pour lui une occasion d'administrer une *retenue*.

A la maison, le pauvre enfant ne trouvait guère une atmosphère plus favorable à l'extériorisation de ses dons de poète, doublé en la circonstance d'un amoureux précoce, parce qu'il convient de dire que Poe a été orphelin de bonne heure et vivait avec des parents adoptifs. Son père nourricier, John Allan (Frank Conroy) était, comme le veut la légende, un écossais économe et, par surcroît, d'une sévérité un peu exagérée. Heureusement, le pauvre enfant trouvait en sa mère adoptive, Frances Allen, (Mary Howard) une consolation maternelle et une avocate pour plaider ses goûts et aptitudes auprès de son mari qui n'entendait rien aux choses de la littérature et considérait plutôt les moyens pratiques de gagner son existence.

Les années passent, et nous retrouvons notre personnage devenu jeune homme. A l'Université de Virginie, Poe (John Shepperd), au moment où nous le retrouvons, est en train de lire une de ses nouvelles à ses confrères, et à ce moment entre

une jolie jeune fille, cette Elmira (Virginia Gilmore) pour laquelle il écrivait naguère des poèmes. Elle vient lui rendre visite. Une fois seuls, il lui renouvelle son amour, mais l'aimée, étant égoïste et ambitieuse par nature, désire avant tout qu'un avenir agréable lui soit assuré, et Dieu sait qu'à cette époque, les écrivains n'étaient nullement considérés comme de *bons* partis !

Entre temps, le recteur de l'Université, Thomas Jefferson (Gilbert Emery) n'en continue pas moins à encourager Poe à la carrière d'écrivain qu'il a choisie, mais le paternel Allan ne voit pas la chose du même angle : il refuse de lui assurer les vivres tant qu'il n'oubliera pas son rêve insensé et qu'il ne consentira pas, selon son désir souvent formulé, d'entrer à l'Ecole militaire de West Point. De son côté, Elmira, quoique ne refusant pas les galanteries d'Alexander Shelton (Hardie Albright), promet à Poe qu'elle se réservera pour lui, mais à la condition qu'il devienne soldat plutôt que poète. L'idée de la vie militaire lui est une chose insupportable, mais, puisque c'est là le prix exigé de son amour, il finit par l'accepter, de guerre lasse. Mais avant, il écrit son immortel poème : *To Helen,* pour perpétuer le souvenir de sa mère adoptive.

Comme bien l'on pense, rendu à West Point, il continue quand même d'écrire et, de moins en moins, il éprouve de l'attrait pour la stratégie militaire.

Il se lie d'une amitié profonde avec un cadet du nom de Gibson, puis, entre dans une querelle avec le cadet Perkins. Robert E. Lee, le lieutenant, décide de donner les torts à Poe.

Les épreuves vont commencer. Elmira épouse Shelton, ce qui incite Poe à abandonner sa carrière de militaire, mais un sérieux ennui provient du fait que sa démission n'est pas acceptée de l'Ecole. Croyant rendre son existence moins amère, il se met à fréquenter la taverne de Benny Havens, et prend goût à l'alcool. Cette passion grandit, si bien qu'un jour de revue il se présente sans pantalon. Le scandale est à son comble et il passe en cour martiale.

On le retrouve à Baltimore, chez une tante du nom de Maria Clemm (Jane Darwell), et il fait connaissance de sa cousine Virginia (Linda Darnell). Il peut enfin se livrer tout

(Lire la suite page 34)





La vie tragique d''Edgar Allen Poe est quelque chose d'unique dans les annales de la jeune littérature américaine. Si on lit aujourd'hui avec délectation et contentement les œuvres de cet écrivain génial, il est également intéressant de connaître les conditions d'existence de ce grand homme, ainsi que les circonstances qui ont entouré la naissance de ses œuvres littéraires devenues célèbres après sa mort. Dans cette biographie filmée, on entendra l'éloge que fit Dickens de l'homme qui donna aux lettres américaines le souffle du génie et de la postérité. — Ci-dessus, la délicieuse LINDA DARNELL, dans le rôle de la cousine Virginia. — Ci-contre, une scène du film de la Twentieth Century-Fox : LES AMOURS D'EDGAR ALLAN POE.


EN VACANCES !
Il vous est sans doute arrivé, dans les trains ou bateaux de la navigation fluviale, d'entendre un chasseur frappant un gong, vous dire : " Last call for dinner (dernier service) ... Eh bien, août, à l'instar de ce chasseur, ne semble-t-il pas vous dire, à vous aussi, " derniers mois pour les vacances ! " Les beaux jours sont de si courte durée en notre pays nordique qu'il ne faudrait pas, par une regrettable négligence, risquer de manquer le merveilleux spectacle que nous offrent nos paysages à ce plus beau moment de l'année " où l'on se sent bien partout ". Que ceux et celles qui le peuvent, suivent le bel exemple de cette charmante ondine. Qu'ils goûtent intégralement ce moment béni de l'année.
EVELYN KEYES

L'Auréole du Malheur

LES RAYONS ET LES OMBRES

TENDREMENT appuyée au bras de son fiancé, Simone Leroy ne se lassait pas d'admirer le délicieux paysage : à leurs pieds, la Bidassoa, d'un bleu éclatant, semblait refléter le ciel pur de cette splendide après-midi d'été, tandis qu'en face d'eux, se découpant avec une précision parfaite, au bas du Jaizquibel, Fontarabie, la vieille ville espagnole, évoquait déjà une autre civilisation.

— Que c'est beau, François ! répétait la jeune fille. Quel paysage heureux . . . ravissant . . .

François Mathys penchait vers Simone un visage grave, illuminé d'intellectualité.

— Cependant, ma chérie, dans ce décor qui vous ravit, des êtres souffrent, luttent et meurent . . . pour leurs idées.

— Quelle tristesse ! Quel paradoxe cruel ! Les hommes sont méchants . . . et bêtes.

— Ils sont surtout malheureux, Simone. Rappelez-vous la phrase de Mæterlinck, que nous relisions l'autre soir : « Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du cœur des hommes. »

La jeune fille, émue par le rappel, contemplait son fiancé avec un naïf et tendre orgueil.

Comment n'être pas fière de ce beau garçon généreux, toujours enthousiasmé par une noble cause, sensible et loyal ?

Elle se pressait affectueusement contre lui :

— François, depuis que je vous aime, je me sens devenir meilleure . . . Je pense à des choses nouvelles, plus hautes, plus grandes qu'autrefois. Je suis heureuse, François, presque trop heureuse . . .

Il y avait, en effet, une sorte d'angoisse dans les yeux bleus dont François vantait volontiers la limpide douceur.

— Chérie . . . quelle phrase imprudente : « Presque trop ». La singulière mesure ! . . . Allons, quittons cet endroit, je ne veux pas que vous soyez triste, Mimo . . . triste par ma faute, surtout. Les combats, les rencontres sanglantes, les batailles fratricides ce ne sont point des sujets à évoquer, quand on a le bonheur de vous avoir à son bras . . . Venez . . . Nous allons retrouver Hendaye . . . et cette merveille au nom évocateur : « Le Bois d'Amour » . . .

— Une dernière fois, François, regardons la maison où Loti écrivit Ramuntcho . . . L'endroit est rêvé pour un romancier, n'est-ce pas ?

Maintenant, ils allaient, heureux, émerveillés. En silence, chacun revivait le court et charmant roman de leurs accordailles.

Sans qu'ils fussent amis d'enfance, les deux jeunes gens se connaissaient depuis toujours. Leurs familles habitant des immeubles voisins échangeaient des saluts, de brèves conversations. Simone, petite pensionnaire studieuse et appliquée, souriait, de temps en temps, au jeune François, lycéen dont la famille était glorieuse.

Le temps passait. Le lycéen devenait un ingénieur apprécié de ses chefs, la petite Simone occupait un emploi de préparateur en chimie. Ils échangeaient maintenant des confidences, des espoirs laborieux tandis que leurs parents, d'un œil attendri, remarquaient combien la joliesse fine de Simone contrastait heureusement avec la force tranquille de François . . .

Une réunion fortuite, un soir, était suivie d'une invite de la part de M. et Mme Leroy. La famille Mathys offrait, peu après, une réception. Et doucement, entre les jeunes gens une intimité, faite de confiance, d'estime et d'admiration naissait.

Quand M. Mathys, souriant, avait demandé à son fils :

— Au fait . . . pourquoi n'épouserais-tu pas la petite Simone ? Elle est exquise et ses parents sont de si braves gens . . .

François, gaîment, répliquait :

— Sais-tu, papa, que je me suis déjà posé la question ? Je ne crois pas possible de rencontrer une jeune fille plus naturellement accomplie que celle-ci . . .

Les deux familles exultaient.

Les bagues échangées, il avait été convenu que le mariage serait célébré au cours de l'hiver prochain.

M. et Mme Mathys, qui pouvaient prendre de plus longues vacances que les Leroy, avaient offert à ces derniers de veiller sur « leur future fille » au cours du séjour projeté sur la côte basque.

Simone, qui eût souffert cruellement d'être séparée même momentanément de son fiancé, montrait tant de joie à cette proposition que ses parents, bien volontiers, donnaient leur consentement.

Depuis huit jours que la famille Mathys était descendue dans un hôtel de Bayonne, — le premier de la jolie ville, — Simone croyait vivre un rêve inoubliable. Tout lui était cause de joie et d'émerveillement.

Ce jour-là, Mme Mathys, un peu fatiguée par une longue excursion faite la veille, témoignait le désir de monter à sa chambre afin de se reposer complètement. M. Mathys se disait réclamé par un courrier monstre. François entraînait sa fiancée vers Hendaye et Saint-Jean-de-Luz.

Cette dernière petite ville avait le don d'enchanter Simone. Cette région si plaisante lui était inconnue jusqu'alors. François, qui plusieurs fois avait villégiaturé sur la côte basque, se montrait un guide sûr et érudit :

— J'étais certain, chérie, que ce petit port, avec ses barques peintes en couleurs vives, vous charmerait . . .

— Et cette délicieuse Maison de l'infante, François, cette demeure où la petite infante Marie-Thérèse attendit la venue de son noble fiancé, le roi Louis XIV. Que de souvenirs brillants . . .

François, à l'étonnement de Simone, manifestait un moindre enthousiasme.

— Vous vous représentez la petite infante, avec ses robes chamarrées ? insistait Simone, surprise. Ce devait être très beau . . .

Mais François, décidément, ne pouvait partager tout à fait le sentiment de la jeune fille :

— Beau ? . . . Curieux, certainement. Mais n'oubliez pas, ma chérie, si la demeure est charmante, que l'infante espagnole était une malheureuse créature, presque naine, affligée d'un triste visage poupin, boursouflé . . . Les historiens du temps sont unanimes à parler de son affligeante laideur . . . Le roi tout-puissant, malgré sa hauteur, a dû bien souffrir dans ce poétique pays . . . Il venait de sacrifier sa bien-aimée, Marie Mancini, l'Italienne aux yeux de flamme, « ayant de l'esprit comme un ange » . . .

— La raison d'Etat . . .

— Oui . . . Mais l'ambition, la raison, malgré leur force, ne peuvent aisément triompher du cœur. Bien souvent, en

ROMAN D'AMOUR COMPLET

•

par

JEAN DE STREPY

ces jours de fête, l'image passionnément chérie de celle qu'on avait condamnée au plus douloureux exil dut se présenter devant les yeux du jeune roi ... Non, Simone, le spectacle, pour qui voulait bien regarder, ne devait pas être réjouissant, mais mélancolique ...

Une fois de plus, Simone admirait son fiancé. Comme il était compréhensif, comme il était humain ...

— Je ne vous savais pas tellement admirateur de Marie Mancini ... souriait-elle, un peu ironique.

— Mais, Simone, ce n'est pas de l'admiration, ma chérie, c'est de la pitié, une infinie pitié pour cette jeune fille étrangère, transplantée en France, amoureuse, aimée du roi et contrainte à la plus dure punition : l'exil ... Perdre à la fois celui qu'elle aimait et sa patrie d'élection, ne trouvez-vous pas que c'était beaucoup de calamités ?

Simone approuvait et se serrait davantage contre François.

A l'hôtel, ils retrouvaient M. et Mme Mathys, accueillants et tendres.

— Que n'étiez-vous avec nous, chère madame ? s'exclamait Simone enthousiaste. Nous avons fait une promenade admirable.

Un sourire très bon flottait sur le visage aux traits réguliers de Mme Mathys. Passant une main fine sur les cheveux blonds de sa future belle-fille, elle assurait :

— Je n'ai pas dû vous manquer, petite Simone, au point de gâter votre visite à Hendaye ? ... Ou alors, je ne reconnaîtras plus mon fils : c'est un compagnon de voyage disert, en général ?

— Il n'a pas manqué à ses habitudes, madame ... mais je regrette ... pour vous ...

Affectueusement, Mme Mathys attirait la jeune fille et l'embrassait :

— N'ayez pas de regrets, petite. J'étais bien contente en vous imaginant, tous les deux. Et puis, je trouve excellent que deux fiancés puissent se parler en tête à tête, confiants et libres ...

— Tu te rappelles, Marie, quand nous sortions avec ta mère ? s'amusait M. Mathys. Comme elle était autoritaire, la pauvre, et quel soin elle prenait de nous interdire toute conversation secrète ! ... Ah ! les temps nouveaux ont du bon ! ... assurait l'excellent homme. La jeunesse, autrefois, était bien opprimée ... Si, maintenant, elle est trop libre, ma foi ... cela s'équilibre, en définitive ...

Simone sourit à son futur beau-père. Elle l'aime infiniment, car il a la tendresse compréhensive et généreuse de François :

— Vous êtes donc partisan de l'émancipation outrancière ? questionne-t-elle.

— Outrancière, non, Mimo, mais j'ai horreur des contraintes que beaucoup de parents croient devoir exercer sur leurs enfants. François, en vous choisissant, ma petite fille a comblé nos vœux. Mais n'eût-il négligé votre avis, nous n'aurions voulu, en aucune manière, lui imposer notre choix ...

— Je comprends cela ... concède Simone.

Mais, François intervient avec gaîté :

— Eh bien, pas du tout, ma chérie, vous avez tort ... Si — Dieu merci, je ne suis pas insensé ! — j'avais eu le mauvais goût de ne pas m'apercevoir de vos charmes, le devoir absolu, rigoureux, des miens était de me dessiller les yeux ... Il y a des crimes qu'on ne doit pas laisser commettre ...

« Négliger ou nier les mérites exceptionnels de Simone en était un ... Mes parents auraient manqué à tous leurs devoirs en ne me rappelant pas sévèrement au bon sens ...

Simone, ravie, tend sa main à François qui pose ses lèvres sur la peau satinée. M. Mathys applaudit ...

La famille, rayonnante, heureuse, traverse le hall de l'hôtel.

L'heure du dîner est proche. Il faut que chacun regagne sa chambre et change de toilette. Comme ils s'approchent de l'ascenseur, M. Mathys a un geste fâché :

— Je suis ridicule ... J'ai négligé d'envoyer un mot à mon associé au sujet de l'affaire Durard. Je voulais lui rappeler la date, simplement ...

— Eh bien ! papa, tu n'as qu'à demander une carte-lettre à la caissière. Elle en a certainement. Tu vas écrire ton mot et il partira ce soir ...

François s'est dirigé vers la caisse. Il s'apprête à formuler son souhait quand il s'arrête, très gêné. Derrière son bureau, le visage dans ses mains, une jeune fille pleure, à petits sanglots étouffés. François ne voit d'elle que ses magnifiques cheveux sombres, la naissance d'un front marmoréen ... Les petites mains crispées aux ongles roses sont d'un dessin ravissant.

Que faire ?

François va s'en aller quand, par un phénomène de télépathie, la jeune désolée découvre son visage et pousse un tout petit cri :

— Je vous demande pardon, monsieur ...

— C'est moi, mademoiselle, qui suis confus ...

Mais la jeune fille pose sur François un regard à la fois doux et implorant qui, véritablement, le subjugue :

— Vous avez besoin d'une renseignement, monsieur ?

La voix, volontairement, est respectueuse et distante. Cette enfant souffre d'avoir été surprise dans son chagrin par un étranger ...

— Mademoiselle, je voudrais une carte-lettre, si vous en avez une ?

— Voilà, monsieur ...

Sans dire un mot, François paye, remercie et s'en va. Il sait que rien ne peut être plus agréable à la jeune Espagnole, car, malgré le français très correct de la caissière, le jeune homme a identifié la sonorité de son parler.

— Sans doute une victime de cette guerre fratricide ... murmure-t-il presque inconsciemment, en rejoignant les siens.

— De qui parles-tu ? demande Mme Mathys, intriguée.

François ne pense pas commettre une indiscrétion en contant aux siens ce dont il vient d'être spectateur. Quand il a fini, M. Mathys secoue la tête :

— Une triste histoire, oui ... Ce doit être une réfugiée, certainement. Je ne l'avais jamais regardée, cette petite caissière.

— Ni moi ... murmure Mme Mathys.

Mais Simone, de sa voix douce, apprend :

— Moi, je l'ai vue tout de suite, le jour de notre arrivée. C'est une jeune fille de mon âge, à peu près. Elle est ravissante. Elle n'est pas grande, mais très bien faite, très élégante. Et elle a un visage admirable, des cheveux noirs, des yeux de flamme ... Tout d'abord on ne voit qu'eux dans sa jolie figure ...

— Quel portrait ... remarque M. Mathys. Simone est vraiment délicieuse. Il y a peu de femmes qui parleraient d'une de leurs sœurs de cette manière-là ...

— Ce portrait est rigoureusement exact, assure François, encore sous le coup de son étonnement.

Et Simone a un tout petit pincement au cœur en songeant qu'il n'a point approuvé le compliment que lui décernait l'excellent M. Mathys.

Elle pense aussi qu'elle s'est servie, pour peindre la jeune Espagnole, d'une phrase employée dans l'après-midi par son fiancé « des yeux de flamme ». A qui donc les attribuait-il, ces yeux pathétiques ? Ah oui ! à Marie Mancini, la bien-aimée du roi Louis XIV.

François disait éprouver une « infinie pitié pour cette jeune fille étrangère, transplantée en France, contrainte à la plus dure des punitions : l'exil » ...

Alors, sans savoir pourquoi, Simone frissonne et pose sa main sur le bras de François, ce bras sûr et fort qui lui épargnera les embûches, qui la soutiendra, qui la guidera, avec une certitude réconfortante.

— François, quelle belle, quelle captivante promenade nous avons faite ! rappelle-t-elle à mi-voix.

Arraché à quel rêve ? François revient sur terre et, souriant à la blonde Simone, approuve :

— Une très belle après-midi, Mimo ...

CHAPITRE II

L'EXILÉE

MONSIEUR MATHYS est un homme de cœur, un père délicieux, un mari modèle. Mais il est extrêmement curieux. Souvent, avec toute leur affection, sa femme et son fils lui ont reproché gaî-

ment son amour des investigations et des recherches, généralement sans grand intérêt.

— C'est une manie assez innocente, au fond, songe parfois François. Père a en lui l'âme d'un romancier-policier. Son bonheur est de « reconstituer » la vie d'un individu dès qu'il l'aperçoit . . .

Le plus souvent, les savantes déductions de M. Mathys s'avèrent très vite absolument erronées. Cependant, il demeure incorrigible dans son désir d'enquêtes bénévoles.

La petite caissière malheureuse et si jolie a fourni au père de François un beau sujet de réflexions et d'études :

— Mes enfants, je suis persuadé que cette jeune persone est une aristocrate . . . Oui, elle en a la distinction, mêlée à la morgue espagnole . . . Nous nous trouvons certainement en présence d'une descendante d'illustre famille . . . Tout me démontre . . .

Mme Mathys a ri de bon cœur à ces affirmations :

— Te voilà repris par ta marotte, mon cher Henri ?

Mais, d'un regard un peu dédaigneux, le père de famille a montré son indifférence aux sarcasmes :

— Il y a des indices qui ne trompent pas, vous dis-je? . . . Toi, François, qu'en penses-tu ?

Le jeune ingénieur, d'une moue un peu ennuyée, a montré qu'il n'attachait pas au problème l'intérêt que lui portait son père :

— Qu'importe, père ?

Mais l'âme romanesque de Simone s'est émue du beau scénario imaginé par son futur beau-père, dont elle ignore les erreurs fréquentes de psychologie et d'observation :

— Vous croyez, cher monsieur ? . . . Une aristocrate ? Réduite à gagner sa vie péniblement . . . Quelle tristesse . . . Comme la vie est plus dramatique que le récit le mieux imaginé . . .

— Nous serons d'ailleurs bien vite renseignés, a assuré M. Mathys, d'un ton péremptoire.

A cette phrase, Mme Mathys et François ont protesté :

— Voyons, Henri, ce n'est pas sérieux . . . Tu n'as pas l'intention de questionner au sujet de cette jeune fille ?

— Ecoute, papa, ce serait une indiscrétion pénible . . . une sorte d'espionnage inconvenant . . .

Les paroles de François laissaient percer plus de mécontentement que n'en valait la question, selon Mme Mathys. Elle s'étonnait de voir, si rapidement, aux prises le père et le fils, toujours si unis.

— Nous devrions combiner de prochaines promenades, mes amis . . . disait-elle, essayant d'une diversion.

— C'est cela, approuvait M. Mathys, prenant la balle au bond. Installez-vous donc dans le grand salon. Vous avez des cartes, des horaires . . . Préparez une excursion, mes enfants . . . Moi, je

vais parler au gérant, au sujet de quelques clients que j'ai dans la région . . .

François fronce les sourcils :

— Père, tu ne vas pas . . .

M. Mathys éclate d'un rire jovial :

— Dis donc, petit, tu renverses un peu les rôles, à mon avis ? Tu ne me crois pas assez grand pour me conduire tout seul, avec tact et délicatesse ? En voilà, de l'irrespect ! . . . Simone en est toute médusée, mon garçon . . . Rassure ta fiancée, tiens . . .

Il s'éloignait, tandis que sa femme, d'un sourire, tentait d'apaiser la contrariété de son fils :

— Tu connais ton père, mon chéri. Curieux à l'excès, mais incapable de peiner quelqu'un, sans aucune méchanceté. S'il interroge sur cette petite Espagnole, il le fera sans que celle-ci le soupçonne. Et puis, dis-toi bien que beaucoup doivent manifester la même surprise que lui. Les questions sont inspirées par une sympathie apitoyée dont l'intéressée aurait tort de se blesser . . .

François ne répondait pas. Il aidait sa mère à s'installer dans un grand fauteuil, attirait un petit guéridon sur lequel guides, notices et photographies s'entassaient.

— Alors ? . . . Où voulez-vous aller, mesdames ? . . .

C'étaient surtout les désirs de Simone que la famille Mathys entendait satisfaire. Gentiment, la jeune fiancée disait, parmi tant de sites réputés, ceux qui parlaient davantage à son imagination . . .

François notait sur une feuille blanche, comparait les distances, réfléchissait . . .

Tous trois donnaient une impression de quiétude absolue.

C'est dans cette occupation agréable que M. Mathys retrouva les siens, une demi-heure plus tard. Le visage de l'excellent homme semblait satisfait :

— Ma chère Marie, annonça-t-il à sa femme, tu te trompais dans tes déductions . . . Cette jeune personne n'est pas du tout d'origine noble . . .

Ces contradictions flagrantes étaient familières à Mme Mathys. Avec une résignation amusée, elle souriait :

— Je ne croyais pas avoir fait de pronostics, j'imaginais au contraire que toi-même . . .

— Peu importe, tranchait le chef de famille magnanime. Je l'avais parfaitement pressenti, il s'agit d'une histoire douloureuse et émouvante au suprême degré. Cette jeune fille, pour n'être pas noble, appartenait à une très honorable famille de commerçants madrilènes. Elle était fiancée avec un jeune professeur Ils s'aimaient. Tout semblait leur sourire . . . Mercèdès Guadalara, dont le père était mort depuis quelques années, tenait avec sa mère un magasin de meubles anciens. Elles étaient d'une situation aisée. La rafale survint. Les idées libérales du jeune professeur lui faisaient un devoir de lutter contre les insurgés. Courageusement, il retardait la date du mariage et prenait place dans les rangs des miliciens . . .

« Mais les bombes commençaient à pleuvoir sur Madrid. La terreur s'emparait des deux femmes, seules maintenant. La mère, surtout, donnait des signes d'effroi grandissant. Mercèdès voulait rester pour avoir des nouvelles de son fiancé. Hélas ! celui-ci, ayant quitté Madrid pour San Sebastian, était tué lors d'un combat entre les deux armées. Un ami commun annonçait cette nouvelle désolante à la jeune fille et lui transmettait le dernier vœu de celui qui l'avait aimée : qu'elle s'en allât, bien vite, loin de cette effroyable mêlée . . .

« L'aisance des deux femmes provenait de leur commerce et, en cette époque terrible, il n'était guère facile de réaliser le prix de leurs mobiliers. C'est comme des errantes qu'elles arrivèrent à Hendaye, il y a près de six mois. Mercèdès et sa mère s'étaient réfugiées dans cet hôtel. Mais leurs ressources allaient en diminuant et le docteur qui soignait la pauvre mère prévoyait une issue fatale et rapide. Peu après, Mercèdès Guadalara questionnait les directeurs de cet hôtel sur la possibilité de gagner sa vie. On lui offrait la place que la caissière venait de quitter. Voilà ! . . .

C'est Simone Leroy qui de sa voix douce donna la conclusion du récit lamentable :

— Elle est encore plus touchante, plus proche de nous, cette triste jeune fille, que si elle était noble, issue d'une de ces grandes familles orgueilleuses dont nous parlions hier . . . Comment ne la plaindrais-je pas, moi qui possède ce qu'elle a si tragiquement perdu : sa mère, son fiancé, son pays . . .

Simone a une douce récompense à ces paroles généreuses. François prend sa main et la serre doucement :

— Vous êtes pleine de cœur, ma chérie . . .

Mme Mathys fait diversion à la tristesse inséparable d'un tel récit :

— Puisque, malheureusement, nous ne pouvons rien pour cette malheureuse jeune fille, mes amis, revenons à nos vacances : voilà le résultat des recherches de François, mon cher Henri . . . Arrangeons tout cela et puis partons pour Biarritz. Par un temps délicieux, il est dommage de rester enfermés dans ce salon . . .

La pensée de François, avec une irrésistible insistance, lui fait évoquer une jeune fille idéalement belle et triste, qui se penche sur un registre, répond aux questions souvent insanes des voyageurs et, quand un peu de répit lui est accordé par une vie mesquine, laisse tomber sa tête pâle dans ses mains fines et pleure, pleure avec une sorte d'ivresse désespérée.

Peu à peu, quelques relations aimables se sont ébauchées entre Mercèdès Guadalara et la famille Mathys. Cette dernière est visiblement composée de si braves gens que la froideur distante de la petite Espagnole a bien été obligée de fondre devant une sympathie indéniable.

Simone qui revenait avec un bouquet de roses a, d'un geste charmant, partagé en deux sa gerbe fleurie et en a tendu la moitié à la jeune caissière que cette gentillesse a émue aux larmes. Elle a remercié d'un sourire étincelant.

Mme Mathys, un après-midi, a demandé à la gérante de l'hôtel si Mlle Guadalara ne sortait jamais. Comme on lui a répondu que c'était uniquement parce que la pauvre petite, hormis le cimetière, n'avait aucun but de promenade, la mère de François a offert d'emmener la jeune fille «un de ces jours ».

Mercèdès, après quelques hésitations, acceptait . . .

C'était un spectacle charmant que celui des deux jeunes filles, si différentes de beauté, cheminant côte à côte, sur les routes ensoleillées.

— Pauvre enfant . . . elle retrouverait vite son sourire, si elle était moins seule . . . remarquait Mme Mathys.

— C'est normal, constatait son mari. A vingt et un ans, il ne peut être de deuil éternel . . . malgré les horreurs vécues, malgré les pertes cruelles, elle veut vivre, cette petite . . . C'est la loi naturelle.

Les vacances continuent, plus heureuses encore puisque les Mathys ont la certitude de faire un peu de bien, de redonner de la joie à une désespérée.

Et voilà qu'il est déjà question de retour. Bientôt ce sera l'automne, la reprise de la vie laborieuse de tous.

Une mélancolie passe sur les visages jusqu'ici uniquement ravis. Partir . . .

Déjà, Mme Mathys, en femme précautionneuse, prépare le voyage. Pour Simone, le cœur serré, elle remarque le visage douloureux de Mercèdès et se désole du vide que leur départ va mettre dans la vie de la pauvrette.

Affectueusement, elle tente quelques consolations dont elle sent bien, hélas ! l'inanité.

Mercèdès, toutefois, tente de réagir. Elle veut se montrer résignée à son triste destin. Elle s'en voudrait de causer une peine quelconque à ceux qui si généreusement ont tenté de la distraire de sa peine, à ceux à qui elle a voué une reconnaissance sincère et dévouée.

Mais elle ignore ce que M. Mathys apprend aux siens consternés : le nouveau malheur qui va s'abattre sur la triste orpheline :

— Elle ne le sait pas encore, la malheureuse petite. C'est le gérant qui m'a dit cela tout à l'heure. L'hôtel a reçu cette année beaucoup moins de clients que l'an passé. On songe à supprimer l'emploi de Mercèdès. Oui, c'est la gérante elle-même qui tiendra la caisse. Ce sera du premier gagné, disent-ils.

Mais que va devenir cette enfant ? L'hiver, cette région sera presque déserte. Mercédès ira-t-elle chercher un emploi similaire, on avait pour elle le respect, presque affectueux, qu'elle mérite... Autre part, elle ne sera qu'une misérable salariée... Quelle situation lamentable...

Tous sont atterrés. Pauvre petite Mercédès ! N'était-elle pas suffisamment à plaindre, faut-il qu'elle se trouve réduite à la misère d'ici peu ?

— Ne pouvons-nous vraiment, rien faire pour elle ? demande François d'un ton décidé. Je crois que c'est notre devoir le plus certain.

Mme Mathys regarde son fils, sa future belle-fille, son mari. Elle réfléchit, en femme avisée mais prudente :

— Il nous est absolument impossible de prendre Mercédès avec nous... remarque-t-elle. Pratiquement d'abord : où la logerions-nous ? Et puis, moralement : nous ne pouvons assurer un avenir à cette enfant, si intéressante qu'elle soit...

— Je pourrais, peut-être, demander à mes parents ? A Paris, j'essaierai de trouver un emploi pouvant convenir à Mercédès ? insinue Simone.

Mme Mathys proteste, assez vivement :

— Non, ma chérie, croyez-moi, ne troublez point la vie de vos parents, même pour une très bonne action. J'ai, je crois, beaucoup mieux à proposer à notre protégée. Ma sœur cherche vainement une gouvernante pour sa petite Lily. Mercédès nous a dit qu'elle adorait les enfants. Ma nièce est délicieuse. Elle a neuf ans et un excellent petit cœur. Ma sœur, mon beau-frère accueilleront Mercédès comme une jeune parente. Ainsi notre amie aura un emploi et, en quelque sorte, un nouveau foyer.

Simone et M. Mathys applaudissent et félicitent la mère de François. Mais ce dernier reste muet, désapprobateur.

— Tu ne complimentes pas ta mère ? reproche M. Mathys. C'est, cependant, une idée de génie qu'elle vient d'avoir. Mercédès sera tout à fait bien, j'en suis sûr...

François regarde son père avec reproche :

— Un poste de bonne d'enfants pour cette jeune fille fine et distinguée ?... C'est tout de même assez dur... Quant à moi, je n'aurais pas le cœur de lui offrir cela...

Ce sont des protestations de tous :

— Tu es fou ?... demande Mme Mathys, toute proche de la sévérité.

— Mais, quel emploi avait-elle ici ? remarque Simone abasourdie. Celui d'une subalterne. Elle mangeait avec le personnel, les femmes de chambre et les maîtres d'hôtel... N'est-ce pas mieux d'être dans une famille ?

— Le soleil te donne des idées de grandeur... ironise M. Mathys. Tu as cru, peut-être, que nous avions gagné les trois millions au dernier tirage de la

Loterie, que nous pouvions adopter Mercédès, la doter gentiment et la marier sans doute ?

Il rit de ce qu'il croit une excellente plaisanterie, mais Mme Mathys et Simone ont remarqué simultanément la pâleur de François.

Simone, inquiète, se rapproche de son fiancé :

— François ? . . . vous semblez vraiment fâché ? . . . Est-ce que vous trouvez que nous agissons mal ? . . . J'ai offert de prendre Mercédès quelque temps dans ma famille . . . Votre maman . . .

François éclate d'un rire inattendu, sarcastique :

— Mais oui, Simone, vous avez fait montre d'une compassion méritoire . . . Tout comme mes parents . . . Nous sommes des bienfaiteurs . . . des saints . . . C'est admirable . . .

Mme Mathys plonge ses yeux graves dans ceux de son fils :

— Nous sommes d'honnêtes gens . . . simplement, François. Une proposition plus amicale, offrant à cette jeune étrangère de s'installer à notre foyer ne serait pas loyale . . . Mercédès n'a pas sa place directe auprès de nous . . .

L'assurance est donnée d'un ton sans réplique. Tous se taisent, respectueux du verdict.

Peu après, François s'éloigne, le front baissé.

CHAPITRE III

LE DÉSARROI GRANDIT

François Mathys est rentré ce soir très maussade.

Il a quitté sa fiancée devant sa porte.

Il a encore, dans les yeux, la caressante clarté de ses beaux yeux, dans l'oreille les accents de sa voix harmonieuse.

Simone . . . Elle est douce, bonne et charmante. Il l'aime, il la vénère. Elle a toutes les qualités désirables, de visage et de cœur.

Cependant, la date de leur mariage n'est pas encore fixée. La jeune fille, visiblement, souffre du peu de hâte de son fiancé. Elle le regarde avec anxiété. Hier, elle a laissé percer sa surprise douloureuse :

— Mais . . . François . . . je ne vous reconnais plus . . . On dirait que vous vous ennuyez avec moi . . . qu'une préoccupation vous absorbe, au point de vous rendre pénibles nos tête-à-tête ?

Touché du tendre reproche, honteux de son attitude, François a essayé un pauvre sourire :

— Ne vous troublez pas, ma chérie . . . Je suis . . . depuis quelque temps, débordé de travail . . . Je me suis trop surmené, voilà . . . Et j'ai, à chaque instant, d'intolérables maux de tête . . . Mais ce n'est pas bien grave, Simone . . . Je vais prendre un remontant . . . et . . .

— Oh ! François . . . c'est la raison de votre changement ? . . . Comme j'avais raison de m'inquiéter, mais je suis bien coupable de ne pas avoir deviné . . . Il faut voir un médecin, mon chéri . . . Votre maman serait bien désolée, elle aussi, si elle connaissait ce surmenage . . .

François, silencieux, contemplait le jeune visage si pur, qui semblait baigné de transparence. La limpidité du regard correspondait exactement à la limpidité d'une âme délicate, sans complications . . .

Chère . . . chère petite Simone . . .

François pousse un soupir lamentable et passe une main fiévreuse sur son front.

Ah ! pouvoir revenir à l'époque bénie qui précéda les vacances, les trop belles, les dangereuses vacances ! Retrouver ce calme, cette sérénité qui présidaient à tous ses actes !

C'en est fini maintenant de la paisible et grave harmonie d'alors.

Dans le cœur tourmenté du jeune homme tout est chaos et ténèbres.

Simone ? Mais, au fond de soi-même, François est toujours sûr de l'aimer, uniquement « saintement » dirait-il, s'il osait . . .

Et cependant . . .

Cependant, une autre image émouvante repousse de plus en plus fréquemment la lumineuse et pure silhouette de Simone.

L'image d'une jeune fille, presque une enfant encore aux traits purs et accentués à la fois, aux cheveux noirs, aux immenses yeux de jais . . .

Mercédès . . .

Qu'elle est attachante et pathétique, la jolie créature qu'un hasard ironique a placée sur sa route, alors qu'un but déjà lui était donné . . .

Mercédès, aussi bonne, aussi belle que Simone. Mais différemment :

Sombre comme la nuit, douce comme l'aurore.

Mercédès qui l'emporte sur Simone, non par son charme ni par sa qualité d'âme, mais parce qu'elle est auréolée d'un malheur disproportionné à sa jeunesse, à sa beauté.

Que réserve la vie à cette exilée qui, chaque jour, se rattache un peu plus à l'existence, à l'avenir ?

Vingt et un ans . . . Si jolie . . . Si seule, malgré la pitié qui l'entoure . . .

Ce n'est pas de compassion qu'elle a besoin, cette enfant cruellement déracinée, estime François compréhensif, c'est d'une chaude et solide tendresse bien déterminée : celle d'un compagnon attentif à parachever la guérison encore précaire . . .

La tante de François, Mme Cholet, la charmante maman de la petite Lily, s'est montrée accueillante à la pauvre étrangère. Beaucoup plus fréquemment

(Lire la suite page 27)



Ann Sheridan

Née le 21 février 1915, à Dallas dans le Texas, Clara Lou Sheridan, rebaptisée plus tard Ann pour des raisons d'euphonie cinématographiques, peut se vanter de n'avoir rien fait d'exceptionnel pendant ses vingt-trois premières années. Cette portion pourtant importante de sa vie, puisque Ann a aujourd'hui à peine vingt-sept ans, a découragé à ce point les biographes que son studio décida de l'escamoter en cinq lignes, impuissant qu'on était à étoffer cette pauvre histoire déjà cent fois entendue. Imitons-les, et disons simplement qu'elle a un peu de sang écossais et un peu de sang indien dans les veines, que les archives de la famille s'enorgueillissent d'un général Philip Sheridan, que Clara Lou ne fut pas spécialement une bonne élève, et qu'elle essuyait la vaisselle quand sa mère était occupée à d'autres besognes. Elle avait dix-huit ans et commençait à se demander lequel de ses jeunes concitoyens elle épouserait, lorsqu'elle s'inscrivit à un concours de beauté qui l'amena tambour battant à Hollywood. Elle commença donc à partager le sort de quelque 10,000 jeunes personnes qui arrivaient chaque année à Hollywood avec leurs derniers dollars et un papier multicolore qui précisait qu'un beau jour d'été, dans une tenue légère, l'angoisse au cœur et la chair de poule un peu partout, elle avait triomphé de trois douzaines de concurrentes " sélectionnées parmi les plus parfaites filles d'Amérique ". Elle tourna un bout d'essai, mais ne montra guère d'amour au travail, elle arrivait régulièrement en retard à toutes les leçons d'art dramatique, si bien qu'on ne put l'utiliser dans les films " B ". Elle tournait, c'était son métier, elle aurait pu aussi bien être sténo ou vendeuse de bas . . . Mais un jour, qui ne fut pas lointain, Hollywood sentit qu'il avait un besoin immédiat de Glamor et de Oomph . . . Ann se ressaisit et tout se transforma en elle et autour d'elle. Bientôt, ce fut plus que le succès, ce fut le grand triomphe de la star.

Germaine Lemire

La radio, qui occupe une place de plus en plus grande dans notre vie de tous les jours, influence considérablement notre monde théâtral et artistique. On pourrait même dire que, depuis ces dernières années, elle est devenue le complément parfait de la scène et de la salle de concert en ce sens qu'elle " créé la demande " et, par le fait même, constitue un centre de formation. Sans l'attrait de la radio et les conditions différentes de métier qu'elle requiert, combien de jeunes acteurs, musiciens, voire même de dramaturges n'auraient peut-être jamais été tentés d'exercer sérieusement leurs dons et talents ? Qui niera, par exemple, que la célébrité de notre Fridolin a été rendue possible par elle ? Aujourd'hui, c'est toute une pléiade de jeunes que la radio nous fait connaître et applaudir. Le cas de la charmante **GERMAINE LEMIRE** en est un, et non des moindres de ces jeunes talents qui brillent !

Photo Henri Paul.





Photo Henri Paul.

Pierre Dagenais

Il n'y a pas encore tellement longtemps, le nom de PIERRE DAGENAIS était à peu près inconnu du public radiophile. Aujourd'hui, il figure au premier rang parmi ceux de nos meilleures vedettes. Qu'est-ce à dire, si ce n'est que nous sommes en présence d'un véritable prodige ! Son succès à la scène n'a de comparable que celui qu'il remporte d'emblée, par la suite, à la radio. Même en ce moment, beaucoup de ses admirateurs de l'auditoire invisible et qui ne l'ont jamais vu, ne peuvent s'imaginer qu'un interprète si talentueux soit si jeune, et pourtant, rien n'est plus vrai. On a déploré souvent, et avec raison, d'ailleurs, que trop de nos jeunes sous-estiment l'importance du travail consciencieux et persévérant. Désormais, il sera donc juste de prétendre que cette lacune a une tendance à disparaître, ou du moins on sera justifié de le croire, tant que nous aurons des Pierre Dagenais qui brilleront au micro.



WILLIAM POWELL

On raconte que William Powell, un jour, se trouvant invité à une garden-party, s'était aventuré dans la bibliothèque des hôtes, et qu'il s'y était purement et simplement installé à lire un récent roman d'Upton Sinclair qu'il ne connaissait pas encore. Les convives le cherchèrent longtemps avant de le tirer de sa lecture. Au travail, Powell n'est guère différent, il est discipliné, mais à condition que tous les autres collaborateurs le soient au moins autant que lui-même.



Si jamais Ida Lupino décide un jour d'écrire une autobiographie, elle pourrait bien l'intituler FATHER KNOWS BEST, car il est vrai que sa carrière d'artiste elle la doit d'abord à son père, Stanley Lupino, l'une des plus grandes figures de la scène anglaise. Incidemment, rappelons qu'Ida Lupino, qu'on a vue aux côtés de Jean Gabin dans MOONTIDE, apprit il y a quelque temps la douloureuse nouvelle que son artiste de père et bienfaiteur venait de mourir en Angleterre.

IDA LUPINO

APRES - MIDIS D'ÉTÉ



4306 — Robe-blouse, deux boutons avec empiècement sur la jupe plissée. Jolie, fraîche et amincissante. Dans les grandeurs 14, 16, 18, 20, 40, 42. La grandeur 16 requiert 3⅛ v. de tissu de 39". Prix : 25 cents.

4304 — Imprimé contrastant. Elégance, confort et durabilité. Remarquer le bouton à la taille. Dans les grandeurs 34, 36, 38, 40, 42. La grandeur 36 requiert 2¾ v. de tissu de 39" ; ⅞ de v. d'imprimé contrastant. Prix : 25 cents.

4305 — Manches papillon. Ample et confortable en même temps qu'élégante, pour l'après-midi. Gentiment plissée. Dans les grandeurs 36, 38, 40, 42, 44. La grandeur 38 requiert 3⅝ v. de 39" de tissu. Prix : 20 cents.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons " Le Film ", Dominion Patterns, Ltd., 489 College St., Toronto, Ont.

L'Auréole du Malheur

(Suite de la page 20)

qu'autrefois, les deux familles se réunissent. François a, presque à son insu, conseillé Simone : Mercèdès passe tous ses dimanches avec les jeunes gens. Elle est entre eux comme une jeune sœur affectueuse.

— C'est très bien ainsi... dit M. Mathys, simpliste.

François estime, hélas ! que ce n'est pas assez... ou que c'est beaucoup trop.

A certains moments où il essaie d'être tout à fait sincère envers soi-même, il se surprend à regretter le séjour à Bayonne, la rencontre de la touchante exilée.

Et puis, il a honte de cette pensée.

Il voudrait être assuré qu'il souffre seul. Il voudrait être assez fort pour circonscrire le désastre. Garder pour lui toute la douleur, toute l'amertume de cette situation sans issue. Il voudrait que Simone ne souffrît point, que Mercèdès ne soupçonnât jamais.

Mais ces sages décisions ne durent guère.

Semblable au morphinomane qui, tout en connaissant le danger de la drogue, retourne à son enivrement, François, sans cesse, revient auprès de Mercèdès.

Rien dans l'attitude de la jeune fille ne lui permet de croire qu'elle ait deviné son trouble, qu'elle puisse jamais le partager.

Elle parle moins du tragique passé, elle n'évoque plus la mort atroce du fiancé bien-aimé... mais est-ce discrétion, crainte d'attrister inutilement ceux qu'elle aime comme les membres d'une seconde et nouvelle famille ? Est-ce parce que le temps commence à faire son œuvre, parce que son cœur, gorgé de tristesse, aspire à une vision plus consolante des choses ?

Ces questions, François, qui se les pose vingt fois le jour, ne peut y donner de réponse.

Deux choses, dans son total désarroi, lui apparaissent cependant de plus en plus évidentes :

La peine grandissante et inévitable de Simone et sa souffrance à lui, cette souffrance qui a une répercussion dangereuse sur son travail.

Les crefs de l'ingénieur ont déjà noté des omissions, des erreurs dans le travail jusqu'ici impeccable du jeune homme.

Un directeur, croyant situer la raison du mal, a même conseillé en souriant :

— Vous êtes fiancé, mon cher Mathys... C'est cela qui cause vos distractions, évidemment ?... Eh bien, mon petit, mariez-vous le plus tôt possible... Parce que je devine que d'ici ce mariage vous allez nous faire d'au-

tres « boulettes »... Le mieux, quand il s'agit d'être heureux, c'est de se dépêcher...

Avec effort, François a souri.

Ainsi, il en est là... Sa peine est visible et son travail s'en ressent ?

Il a essayé de lutter, de chasser l'image ensorceleuse et importune.

Vainement...

Et Simone souffre, Simone pleure, peut-être...

Il voudrait réagir. Il essaie de se persuader qu'il suffirait d'un peu de volonté pour tout arranger. Voyons, qu'il prenne sur lui, qu'il décide la date du mariage, une date très proche.

Une fois marié à Simone, il ne pourra pas trahir la confiance de sa femme... il ne pourra pas se montrer parjure...

Un peu de volonté ?

Un rire bref, douloureux, échappe au jeune homme.

Comme c'est vite dit !...

Il ne se sent pas le courage de prendre cette décision, énergique seulement en apparence. Puisque malgré tous ses efforts il n'a pu chasser l'obsession, quelle apparence qu'un mot suffise à l'anéantir ?... Il aura seulement, avec certitude, brisé la vie de Simone...

Et peu à peu, une affreuse certitude s'impose au jeune ingénieur. Oui, si paradoxal que cela puisse paraître, il agira mieux en rendant sa parole à Simone. Elle l'aime sans doute et cette rupture lui causera une grande peine... Mais elle est jeune, elle aussi... Elle oubliera celui qui se sera montré indigne d'elle... Du bonheur pourra de nouveau fleurir sur sa route...

Tandis qu'en l'épousant, en lui faisant le plus abominable, le plus immérité des affronts, lui en préférer une autre, François en est bien sûr, il la condamnera au doute, au chagrin...

Il pousse un gémissement. Comme elle va souffrir la délicate enfant qui l'admire si ingénument...

— Tu ne dînes pas, François, mon petit ? Qu'est-ce qu'il y a donc ? J'ai beaucoup de chagrin de ton manque de confiance !

Mme Mathys est là, dans la chambre du jeune homme.

Le cœur maternel ne peut longtemps s'égarer. Elle est certaine que son enfant souffre, qu'il est malheureux et elle veut le soulager, par quelque moyen que ce soit.

François voudrait nier. Mais le moyen quand des yeux attentifs se posent sur les siens, avec un muet reproche ?

La mère attire son fauteuil, tout près de son grand fils et doucement elle ordonne :

— Parle, mon chérie . . . dis-moi tout... Ton père, ce soir, ne rentre pas dîner. Nous avons du temps devant nous. Je veux tout savoir... Chercher, avec toi, un remède à ta peine...

François voudrait éviter la confession :

— De remède ?... Il n'y en a pas, maman... Je suis un malheureux...

— Il y a toujours un remède, assure-t-elle.

....

Dans sa chambre, Simone étonnée, a vu entrer sa future belle-mère. Au cri de joie instinctif qu'elle a poussé, Mme Mathys a répondu avec si un triste, un si douloureux sourire que la jeune fille a eu, très nette, la certitude du malheur proche.

Elle s'est jetée dans les bras de Mme Mathys et cette dernière, longuement, l'a serrée contre elle :

— Simone... Ma chère, chère petite...

Et cette tendresse apitoyée, cette triste douceur confirmaient Simone dans son idée première : oui, un grand malheur la menaçait... le plus grand des malheurs. Aussi, d'une voix brève questionnait-elle immédiatement :

— François ne m'aime plus ?... N'est-ce pas ? Il ne m'aime plus ?...

Mme Mathys, incapable de surmonter son chagrin, répondait en pleurant :

— Simone... mon enfant... vous étiez ma fille d'élection... Avant François, j'avais noté toutes vos qualités... Vous répondiez, exactement, à mon idéal.

Simone faisait un effort héroïque, elle prenait la main de Mme Mathys, la portait à ses lèvres :

— Moi, après François, je pleure la plus douce, la plus affectueuse des belles-mères... Dites, madame, je serai courageuse...

Mme Mathys parlait d'une crise d'âme, de scrupules et de doutes qui, pour un moment, troublaient le jugement de son fils :

— Il est déprimé par son travail, d'abord. Sa santé n'est pas parfaite. Et cela peut avoir une répercussion sur ses sentiments. Il n'est plus absolument sûr, ma petite Simone, de faire votre bonheur, de vous donner toute la tendresse que vous méritez... Je ne vous dis rien de définitif, mon enfant, mais...

Sanglotante, Simone l'interrompait :

— Vous êtes bonne, madame, je le sais... Mais je ne conserve aucun espoir... François sans doute est fatigué, il subit une dépression physique et morale... Mais ce n'est pas pour cela qu'il repousse notre mariage. C'est parce qu'il en aime une autre... Mercèdès...

— Simone... ma pauvre petite... Je maudis le jour où cette étrangère s'est trouvée mêlée à nos existences. Nous étions si heureux ! Vraiment, c'est à regretter une bonne action, jetait Mme Mathys avec une subite colère.

Doucement, Simone prenait sa main et lui conseillait plus de justice !

— Madame... j'adore François et je souffre affreusement de le voir m'abandonner. Cependant, je ne crois pas qu'on puisse rendre responsable Mercèdès de ce malheur... Elle n'a jamais été coquette, madame. Elle est toute au souvenir de son fiancé, j'en suis sûre. L'offre de François lui sera peut-être douce, parce qu'il est très sympathique... mais...

Elle retenait ses larmes :

— Mais, je suis certaine qu'elle sera peinée de ma douleur. Non, Mercèdès n'est pas à blâmer. Elle est la cause indirecte de mon désespoir, mais je ne lui en veux pas.

Mme Mathys admirait cette noblesse d'âme :

— Ma petite Simone, François est fou de vous méconnaître comme il le fait...

Elle secouait la tête et trouvait la force d'un pauvre sourire :

— François a lutté tant qu'il a pu, je le devine... Mais il a été dépassé dans sa volonté. Mercèdès est si belle, si touchante... Le sort envers elle a été si impitoyable ! Je souffre de la décision de votre fils, mais je ne puis le mépriser, pas plus que je ne puis rendre Mercèdès responsable. J'étais trop heureuse... je le disais parfois à François. Il riait et me rassurait... On a de ces presciences...

— Ma pauvre Simone... ma petite chérie... répétait Mme Mathys que cette générosité troublait plus que des reproches ou des paroles de désespoir. La vie a parfois d'heureux retours... Qui sait ?...

Mais Simone secouait la tête. Non, elle ne conservait aucun espoir pour l'avenir...

CHAPITRE IV

LE SACRIFICE DE MERCÈDÈS

Mme Cholet contemplait le joli visage énergique de la gouvernante de son enfant. Soucieuse, elle notait la tristesse du regard, la pâleur grandissante du teint, le pli désabusé de la jolie bouche.

— Ma petite Mercèdès, déclarait-elle doucement, je trouve que vous êtes déraisonnable... Depuis une huitaine de jours, je vous vois changer à vue d'œil. Vous avez très mauvaise mine. Si vous continuez, vous allez tomber malade. Est-ce cela que vous voulez ?

— Oh ! madame !... protestait Mercèdès. Je ne voudrais, pour rien au monde, vous causer une complication nouvelle... Croyez-le...

Mme Cholet, émue, la rassurait :

— Ne vous méprenez pas sur mes paroles, ma chère petite. En déplorant votre état de santé, je ne pensais qu'à vous... Vous le savez, tout le monde, ici, vous aime... et souhaite votre bonheur. Je m'excuse de revenir sur un sujet qui vous est pénible, je le sais, mais il me semble, Mercèdès, que vous devriez vous montrer moins rigoriste au sujet de l'offre faite par mon neveu. Il vous aime sincèrement, Mercèdès, et il souffre...

La jeune Espagnole tordait ses mains fines, d'un geste navré.

Elle revoyait la maison si accueillante des Mathys et sa surprise, le dimanche précédent, de n'y pas trouver comme à l'accoutumée Simone, cette compagne sensitive qu'elle appréciait infiniment.

Tout de suite, Mercèdès interrogeait ses amis : Simone était-elle souffrante ?... Ou bien en retard seulement ?

— Elle est un peu grippée... prétextait Mme Mathys visiblement gênée, cependant que les deux hommes baissaient les yeux tristement.

Avec fougue, la petite Espagnole déclarait :

— Mais je vais tout de suite aller la voir... Je lui porterai des fleurs. Je passerai un petit moment auprès d'elle... C'est une si charmante nature ! Je l'aime tant...

Déjà, elle se levait, pressée de donner à Simone une preuve de son affection.

Mme Mathys, vivement, arrêtait le geste de la jeune Espagnole. Non, il ne fallait pas qu'elle allât voir Simone...

— C'est donc très grave ?... s'effarait Mercèdès désolée. Mon Dieu, elle est très malade et je n'en savais rien ?

M. Mathys et François sortis, Mme Mathys, avec gravité, annonçait à Mercèdès la rupture du mariage de son fils.

La foudre semblait avoir frappé Mercèdès, immobile, glacée.

Pas un son ne parvenait à sortir des lèvres de la jeune fille. Elle qui avait aimé profondément, de toute son âme, ne parvenait pas à comprendre comment François et Simone qu'elle considérait comme son frère et sa sœur, qu'elle croyait épris comme elle l'avait été, pouvaient, aussi simplement, aussi définitivement, rompre l'engagement qui les unissait déjà l'un à l'autre...

Le cœur de Mercèdès, toutefois, n'hésitait pas longtemps. Bouleversée, elle comprenait que ce n'était point Simone dont elle connaissait le cœur qui se dégageait, mais François...

Elle devinait la douleur de Simone, une douleur atroce, sœur de la sienne.

Une rancœur lui venait contre François, ce beau garçon heureux, aimé, qui n'hésitait pas à briser un cœur aimant. Pour qui ?

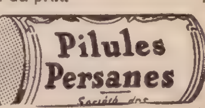
Avec toute la vivacité de sa race, Mercèdès déclarait brusquement :

— Madame... pardonnez-moi... Mais je trouve que votre fils agit mal... Je suis certaine que Simone l'aime et qu'il n'est personne de plus digne qu'elle d'être heureuse.

Mme Mathys sursautait sous la critique dont elle ne sentait que trop la justesse. Elle allait répondre plus vivement qu'elle ne l'eût voulu, mais la vue du visage si franc de Mercèdès l'arrêtait.

Allons, il eût été souverainement injuste, comme l'avait déclaré Simone, de







rendre Mercèdès responsable de ce désastre sentimental. Mieux valait inciter la jeune Espagnole à moins de rigueur envers ce pauvre François, ce malheureux garçon . . .

Doucement, avec habileté, la mère présentait la défense de son fils. Dans ce drame douloureux, il était sans doute celui qui souffrait le plus. Il connaissait le chagrin de Simone qu'il admirait et qu'il estimait. Pour admettre un tel état de choses, ne fallait-il pas qu'il eût une raison, une raison essentielle, majeure ?

— Une raison, mon enfant, devant laquelle il faut bien que tous s'inclinent : le cœur de François ne lui appartient plus. Il croyait l'avoir donné, pour toujours, à cette exquise Simone. Il a reconnu son erreur et ne veut pas briser leurs deux vies par un mensonge. Il en aime une autre, passionnément. Cette autre est digne, au même degré que Simone, de sa tendresse . . .

Mercèdès se taisait, stupéfaite, indécise.

Mme Mathys continuait son exhortation :

— Il ne faut pas condamner François, ma chère petite. C'est par un excès de loyauté qu'il rompt ce mariage. L'image éclatante qu'il s'était fait de son union ne peut admettre aucune ombre. Il veut aimer uniquement, pour toujours celle qu'il épousera . . . Ce n'est pas Simone qu'il aime . . . C'est une autre . . .

— Quel affreux malheur . . . murmurait Mercèdès. Comme Simone doit souffrir . . . Que je la plains . . .

Sans doute, Mme Mathys, un peu impatiente, revenait au sujet qui lui tenait à cœur. François était également à plaindre. Mercèdès ne devait-elle pas, la première, l'excuser ?

Les grands yeux qui se posaient interrogateurs sur la mère de François prouvaient assez par leur étonnement que Mercèdès, ainsi que l'avait prévu Simone, n'avait rien soupçonné de l'admiration véhémente de François.

— La première, madame ? En quoi ce malheur me concerne-t-il ?

Troublée, Mme Mathys allait au bout de ses aveux.

Mercèdès l'écoutait, figée, douloureuse. Quand la bonne dame se taisait enfin, comprenait la nécessité d'une réponse catégorique, la jeune fille s'exécutait avec une sorte de hâte :

— Madame, je vous demande pardon de ne pas vous donner la réponse que vous attendiez peut-être. Votre fils n'est pour moi qu'un ami, un très cher ami, certes, dont j'admire l'intelligence et le caractère . . . Mais je l'ai toujours conpensée de prendre le fiancé de Simone L'idée ne me serait jamais venue de le comparer au fiancé très aimé que je n'ai pas fini de pleurer . . . Il se peut que plus tard, beaucoup plus tard, j'épouse un autre homme. Mon cher Juan lui-même me le conseillait dans sa dernière lettre . . . Mais pour l'instant, la seule pensée de prendre le fiancé de Simone me fait horreur . . . Que François rentre en soi-même, madame . . . Qu'il comprenne son erreur. Nous ne pouvons nous aimer quand le malheur d'un autre en résulterait . . .

Vainement, Mme Mathys suppliait la jeune Espagnole, celle-ci témoignait d'une volonté très ferme.

— Non, madame, ce serait une mauvaise action. Je ne peux pas . . .

. . . .

Rentrée chez Mme Cholet, Mercèdès signifiait une fois encore sa volonté bien arrêtée à la tante de François, puis, elle reprenait ses occupations quotidiennes auprès de la petite Lily.

Cependant, visiblement, sa santé se ressentait de cette secousse imprévue. La pauvrette se représentait le bouleversement que sa venue avait apporté dans cette famille qui pour elle s'était montrée si bienveillante. Elle se persuadait qu'elle avait porté malheur à la douce Simone. Elle se reprochait d'avoir, même inconsciemment, troublé François.

Mme Cholet la devinait à bout de résistance morale.

Après toutes les horreurs qu'elle avait vécues, Mercèdès, naïvement, avait cru en la fin de ses tourments. Heureuse dans sa médiocrité présente, elle ne voulait rien souhaiter d'autre. L'avenir ne l'effrayait pas, car elle n'y voulait pas songer.

Et voilà qu'il lui était réservé de subir une autre épreuve : elle assistait à un drame sentimental dont elle pouvait juger l'étendue. Elle en était la cause innocente.

C'en était trop pour elle. La pauvre enfant souhaitait une fin à ses maux renouvelés avec une cruauté exaspérante. Elle ne mangeait plus, ne dormait guère, et les larmes laissaient leurs marques sur ses joues amaigries.

Mme Cholet, qui avait respecté la longue et morose rêverie de la jeune fille, posait sa main sur celle de Mercèdès.

— Mon enfant, je vous en prie, répondez-moi franchement, sans aucune gêne : si ma sœur et mon beau-frère avaient été seulement accompagnés de leur fils, auriez-vous accepté comme vous l'avez fait les marques de sympathies données par ma famille ? . . . Réfléchissez bien, Mercèdès . . .

Très sincère, Mercèdès avouait :

— Triste et misérable comme je l'étais, toute preuve d'amitié m'aurait été douce . . . J'ai pour votre sœur une réelle affection, madame . . .

— Bien . . . Vous seriez donc, volontiers, entrée dans cette famille, comme amie ?

— Mais . . . sans doute, madame . . .

— Et si, un peu plus tard, mon neveu libre, vous avait fait part de son sentiment respectueux, de son désir de vous

épouser, dans un laps de temps aussi lointain qu'il vous eût convenu, auriez-vous considéré cette demande comme une offense ?

Etonnée, Mercèdès regardait Mme Cholet :

— Mais non, madame, évidemment. J'aurais demandé un délai, un long délai...

Mme Cholet décidait d'une voix nette :

— C'est donc uniquement parce que vous avez connu Simone que vous refusez d'envisager une union, même lointaine, avec mon neveu ? Oui... Eh bien, mon enfant, vous avez tort... Simone, elle-même, vous condamne...

— Simone ?.. répétait Mercèdès troublée

— Tenez, lisez sa lettre à ma sœur qui lui a fait connaître votre refus péremptoire et le désir formel de François : il veut quitter ses parents, partir sur la côte d'Ivoire où la Société qui l'emploie monte une filiale .. Simone explique mieux que vous les mobiles de François. Elle ne le blâme pas d'avoir refusé de bâtir leurs existences futures sur un mensonge...

Mercèdès lisait le billet de Simone et des pleurs coulaient sur ses joues. L'ancienne fiancée de François faisait des vœux sincères pour que Mercèdès exauçât les vœux de François, pour qu'elle ne jetât pas ce dernier au désespoir hasardeux...

« Ma seule consolation, dans cette épreuve, terminait la jeune fille, ce sera de penser que François est enfin heureux avec celle qu'il aime, qui est digne de lui. Autrement, mon sacrifice serait inutile. François ne me reviendrait pas et la pensée de son mal ajouterait au mien...

Sans rien dire, Mercèdès, suffoquée par les sanglots, quittait la pièce et allait s'enfermer dans sa chambre.

Ce n'est que le soir au dîner que Mme Cholet la revoyait.

Avant même qu'on l'eût questionnée, Mercèdès donnait sa réponse à Mme Cholet.

— Madame, je n'aime pas votre neveu. Mais, à part sa rupture avec Simone, je ne vois rien à lui reprocher. Je ne puis songer à l'épouser prochainement, mais s'il veut se contenter de ma promesse, quand la résignation à la perte subie par moi sera venue, je deviendrai sa femme. Jusque-là je serai une fille pour ses parents que je respecte et que j'aime déjà.

Mme Cholet manifestait une grande joie de cette conclusion à ses exhortations réitérées. Elle estimait la jeune Espagnole. Elle ne trouvait pas François très coupable dans son revirement.

Au fond, l'union avec Simone, si elle était sympathique, était surtout l'œuvre des parents... Presque un mariage de convenance, en somme. Le pauvre François n'avait pas choisi sa fiancée dans

un grand élan d'amour. La petite était charmante, lui très beau garçon. Les deux familles se plaisaient. Cela aurait pu très bien finir. Mais voilà, l'Amour, le véritable, celui qui se rit des raisonnements et des arrangements de la logique, était intervenu. Il avait soufflé sur le cœur de François, provoquant un incendie inextinguible.

Vainement, le pauvre enfant, simple et loyal, tendait à empêcher le désastre... Il devait se déclarer battu, ce bon François...

Les souffrances qu'il endurait depuis plusieurs mois compensaient largement, aux yeux de la tante indulgente, la petite forfaiture envers Simone.

— Celle-ci est, résumait Mme Cholet, heureusement, très jolie, très raisonnable, surtout. Elle ne demeurera pas vieille fille, c'est bien certain...

Et la bénéficiaire de ce drame, la petite Espagnole, trouverait, le plus légalement du monde, un foyer et un bon mari...

— Elle ne tardera guère à aimer François. Il a un cœur d'or et il est si beau garçon !... Allons, tout est bien ainsi...

Cependant, Mercédès, devant une photographie de son cher Juan, demandait pardon au disparu et alléguait vis-à-vis de sa conscience l'argument qui motivait son revirement :

— Cette famille a été ma bienfaitrice, je ne pouvais en retour la vouer à la désunion et au désespoir. Mme Mathys serait morte du départ de son fils... Il fallait bien me sacrifier...

CHAPITRE V

DISSONANCES

M. et Mme Mathys échangent un regard à l'issue de ce déjeuner qui vient de les réunir tous les quatre.

Quatre... comme naguère. Eux, leur fils et la fiancée de celui-ci. Seulement ce n'est plus la même fiancée... En face d'eux, il n'y a plus un visage illuminé de blondeur, mais une petite figure pâle au regard embrasé.

Elle est charmante, évidemment, Mercédès, douce, attentive à leur plaire. Ils lui sont reconnaissants de son attitude, de sa gentillesse. Mais... ils regrettent Simone.

Plus expansive, plus proche d'eux, la petite Française était vraiment leur fille d'élection. Celle-ci, malgré toutes ses qualités, ne sera jamais que « la femme de leur fils ». Il y a un monde entre les deux réalités.

Lointaine, perdue en des pensées mélancoliques, l'exilée doit évoquer d'autres joies familiales, un cadre différent, à la fois plus simple et plus brillant.

Ce qui étonne souvent François et ses parents, c'est la puérilité de Mercédès. Quand celle-ci, rarement, à dire la vérité, paraît oublier le cauchemar qui brisa sa vie, elle se révèle une petite fille sans grande personnalité, amusée par un rien, d'une désarmante naïveté.

— Une cervelle d'oiseau... a conclu M. Mathys, qui en soupirant se remémore les conversations spirituelles qu'il avait avec Simone. Celle-ci était vraiment une jeune fille moderne, réfléchie, comprenant la gravité de l'heure présente. Mercédès, en dehors de son propre malheur, ne comprend pas grand'chose à la crise mondiale, aux terribles conséquences de l'affreux bouleversement. Elle a subi, passivement, avec une tristesse un peu fataliste les malheurs qui ont détruit son foyer familial. Elle ne cherche pas de causes, elle ne prévoit aucune des réactions qui suivront... Une enfant, touchante et malheureuse... Rien d'autre.

François, emporté par un sentiment romanesque, avide de protéger, de jouer le rôle essentiellement masculin de redresseur de torts, s'étonne, à part lui, de l'apathie surprenante de la jeune Espagnole.

Il a essayé, vainement, d'intéresser la jeune fille à ses travaux, à son avenir. Il lui a décrit son travail, le but de la société qui l'emploie. Il a parlé longuement, pensant que Mercédès désormais s'associerait à ses préoccupations journalières. Là encore, les parents, qui observaient, ont noté la grande dissemblance des deux fiancées. Où Simone, intuitive, devinait, Mercédès, doublement étrangère, ignore toute curiosité.

Elle secoue sa jolie tête avec politesse quand le jeune homme parle de son effort, de ses recherches.

Elle admettait déjà que son premier fiancé habitât un monde différent du sien en pensée. Les sciences pour elle n'ont aucun attrait. Elle subit le travail de l'homme comme une nécessité peu plaisante.

François, quand il sent une légère exaspération le gagner après des essais infructueux pour retenir l'attention de l'exilée, regarde le fin visage, évoque le passé atroce et se répète avec insistance :

— Elle a perdu le goût de la vie... c'est obligatoire. Il n'en sera pas toujours ainsi... Je la formerai... Peu à peu, elle deviendra telle que je la voudrais...

Mais, malgré les assurances qu'il se donne, le jeune homme ne peut se défendre parfois d'une certaine mélancolie. Il est déçu, vaguement. Ce n'est pas ainsi qu'il imaginait leur intimité. Obstinément, il repousse toute comparaison. Le passé est bien mort. C'est Mercédès qu'il a choisie. C'est elle qu'il aime. Rien d'elle ne peut donc lui déplaire, ni le choquer...

De plus en plus souvent, le jeune ingénieur est obligé de se rappeler cette vérité.

Mme Mathys s'attriste :

— Il n'a pas l'air beaucoup plus heureux qu'avant...

Bourru, mécontent, M. Mathys constate :

— Que veux-tu, ma chère, « ton » fils a un caractère mal fait. Je commence à craindre qu'il ne soit jamais heureux. Le bonheur était près de lui. mence à craindre qu'il ne soit jamais Il l'a chassé. A qui la faute ?

Mais la mère ne tient pas du tout à rechercher des responsabilités. Elle a pris fait et cause pour son enfant, parce qu'elle l'aime, parce que plus intuitive que son mari, elle a compris les raisons de son revirement. Jusqu'ici elle a voulu croire que du moins le bonheur de François serait assuré. Et voilà qu'elle se surprend à se demander si tout cela, ce n'est pas un châtiment de la vilaine conduite envers Simone.

Mme Mathys songe à ce qu'il serait advenu si, au lieu d'approuver son fils et de faire sienne sa cause, elle avait vigoureusement combattu l'attirance du jeune homme pour Mercèdès. François adore sa mère... Il est sensé.

— Comment n'ai-je pas prévu ces différences de nationalité, d'éducation ? Si j'avais invoqué cela, François qui est intelligent eût peut-être réfléchi, deviné ce qui allait se passer, tout ce qui, en un mot, les divise déjà, Mercèdès et lui.

Maintenant, il est trop tard.

François, cette fois, s'il est malheureux, n'en dira rien. Il épousera Mercèdès et l'entente spirituelle ne règnera jamais dans leur ménage.

Il est encore un sujet pénible pour le jeune ingénieur.

C'est, après la constatation du manque d'intérêt que Mercèdès éprouve pour lui, la certitude qu'elle demeure, en pensée, uniquement attachée à son premier fiancé...

Une question torture le jeune homme :

— Est-ce que son cœur restera vraiment toujours au mort ? Est-ce qu'elle verra jamais en moi autre chose qu'un ami ?

Quand, le soir, ils se quittent, une ou deux fois, François a approché ses lèvres du front blanc de la jeune fille. Avec une sorte d'apeurement, elle a fermé les yeux. Il l'a sentie contractée, presque hostile.

— En vérité, songe-t-il avec jalousie, c'est ce mort qui la possède toute entière !... Moi, je suis inexistant...

Il se reproche ce sentiment assez bas.

Mais il ne peut s'en défendre.

CHAPITRE VI

LIBÉRATION

François regarde Mercèdès et ne peut parvenir à comprendre ce qu'il y a de changé dans l'attitude de la jeune fille. Il rentrait de son bureau : la jeune Espagnole qui se tenait dans sa chambre vient de surgir devant lui :

— François... venez au salon, je vous prie. Il me faut vous parler — vous annoncer une grande nouvelle...

Elle semble prodigieusement émue.

Maintenant, dans la lumière finissante, elle se tient en face du jeune homme. Son visage est tel qu'il ne fut jamais : un rayonnement intérieur semble le parer, lui donner une plénitude de bonheur incompréhensible :

— François, dit-elle doucement, votre maman voulait vous prévenir. J'ai tenu moi-même à vous dire... C'est plus honnête, plus courageux... Vous méritez cette explication. C'est pour cela que je suis restée, bien que depuis ce matin je sois décidée à partir...

François a brusquement pâli. Partir ?... Que dit-elle donc ? Comme elle est belle ! comme elle est noble dans sa robe sombre ! Ce n'est plus la petite fille, la femme-enfant. C'est une femme... une femme qui semble heureuse et décidée.

Elle comprend l'étonnement du jeune homme et de sa voix douce, énonce la phrase, catastrophique pour lui, libératrice pour elle :

— François, mon fiancé n'est pas mort... Son camarade l'avait vu tomber... croyait qu'aucun secours n'avait pu lui être donné. Or, Juan a été recueilli, soigné par des gens admirables... qui l'ont caché longtemps. Il a perdu un bras. Il demeurera toujours infirme... Mais qu'importe... Il est vivant... Il m'aime toujours... Il a pu passer la frontière, il y a quelques mois seulement, au cap Cerbère... Il a fait faire des recherches... Ce matin, j'ai reçu sa lettre...

Elle s'anime en parlant, Pour François, déjà c'est une autre, une étrangère...

Une immense amertume envahit le jeune homme :

— Vous êtes heureuse ?... Tout à fait heureuse, Mercèdès ?

Ingénuement, elle l'avoue :

— J'ai tant pensé à Juan... Parfois, contre toute espérance, je me disais qu'il n'était peut-être pas mort... Je me reprochais cette illusion... C'était la vérité...

Elle a presque crié cela comme une délivrance :

— C'était la vérité...

François fait un effort suprême pour dissimuler sa détresse. Sa vague rancune aussi.

— Si je lui fais un reproche, une allusion au mal qu'elle m'a fait, inconsciemment, je suis un lâche... se répète-t-il intérieurement.

C'est pourquoi, après être resté silencieux un temps, il parvient à s'incliner devant la jeune fille et, d'un ton presque naturel, à murmurer :

(Lire la suite page 41)

"LES AMOURS D'EDGAR ALLAN POE"

(Suite de la page 13)

entier à sa passion de l'écriture, ce qui ne lui rapporte que quelques dollars, et ne fait vivre que maigrement ces trois personnes. Bref, c'est la pauvreté voisine de la misère.

Notre pauvre écrivain en est là, lorsque Washington Irving descend à l'hôtel Barnum, fait sa connaissance et l'encourage, non pas seulement à poursuivre sa carrière d'homme de lettres, mais aussi à combattre de toutes ses forces pour imposer à son pays la loi du *copyright*, afin que les auteurs soit défendus contre la rapacité des exploiteurs. Sur ce, Poe tente sa chance à New-York où, décidément, les choses iront de mal en pis : l'éditeur Rufus Griswold, un bonhomme sarcastique et dépourvu de tout sens d'humour, ne trouve rien de mieux que de le ridiculiser. Ne trouvant pas justice ni sa vie dans la métropole américaine, Poe trouve qui'l n'y a rien de mieux à faire que de retourner à Baltimore

Un malheur ne vient jamais seul. Notre homme se verra arrêté par le shérif Asa Bangs pour n'avoir pas payé certaines dettes. Il sortira de prison grâce à un poème qui lui valut la somme de cinquante dollars à un concours de poésie. Toutefois, malgré tous ces déboires, l'importance de Poe comme homme de lettres commence à se faire sentir : Le *Graham's Magazine* de Philadelphie, ainsi que le *Southern Literary Messenger* de Richmond lui font des offres comme rédacteur. Il accepte d'entrer au service de la dernière maison, parce qu'il aura le bonheur de revoir sa mère adoptive, mais cette joie sera de courte durée, car au moment où il est à se préparer pour se rendre à Richmond, il apprend la mort de cette dernière.

Poe se rend quand même à Richmond et les Clemm les y accompagnent. Virginia aime en silence son cousin, mais ce dernier n'a de pensées que pour l'ingrate et infidèle Elmira. Entre temps, il lance sa campagne en faveur de la loi du *copyright*, ce qui lui vaut d'être congédié par son patron.

Entré au service du *Graham's Magazine*, il épouse sa cousine Virginia sous l'impulsion du moment et, par la suite, s'en amourache éperdument. C'est alors qu'il écrit : *Tales of the Grotesque* et *Arabesque*, *Murders in the Rue Morgue*, *Lenore* et plusieurs autres pages immortelles.

Puis, un soir, il écrit *Annabel Lee* à l'intention de Virginia, et c'est à partir de ce moment qu'elle se rend compte du parfait amour qu'il a pour elle.

Charles Dickens (Morton Lowry) rencontre Poe au cours d'un voyage aux Etats-Unis, et lui fait reproche de ne pas poursuivre sa campagne en faveur de la loi du *copyright*, et de vendre directement ses œuvres aux éditeurs. Sur ce, il décide de continuer la lutte, et voilà que Graham, à son tour, le congédie. Son ancien camarade de West Point, Gibson, maintenant promu au titre de capitaine, lui offre de l'aider dans son combat, et le présente au Président John Tyler, qui lui promet son appui.

Puis après, viendront les jours sombres. De nouveau il tentera sa chance à New-York, pendant que Virginia et Mme Clemm iront vivre sur une ferme à Fordham. Et sa pauvre femme se sent atteinte d'un mal incurable.

Poe offre de vendre *The Raven* au dur Griswold, et l'entretien tourne en une dispute au cours de laquelle ils en viennent aux coups. Peu après, dans un débit de tabac, il rencontre, d'aventure, James Gordon, Bennett, Horace Greeley et Nat Willis à qui il lit son poème, et ces derniers l'achètent pour dix dollars.

De nouveau, Elmira paraît en scène, arrivant à New-York. Veuve, elle entend maintenant reprendre Poe à Virginia, mais ce dernier ne pense plus qu'à son *Annabel Lee*.

Virginia succombe à sa maladie et c'est le commencement de la fin pour notre poète. Après être disparu de la scène pendant un certain temps, on le revoit déjà vieux, à quarante ans, fatigué et malade, et il meurt dans un hôpital de Baltimore.

"LE CYGNE NOIR"

(Suite de la page 11)

Au refus de cette dernière, il l'enlève à bord du *Revenge* en partance pour Maracaïbo.

Margaret se refuse à croire que Waring tente, dans cette expédition, de débarrasser la colonie espagnole de ses aventuriers. A ce même moment, toutefois, elle commençait à entretenir des soupçons sur le compte d'Ingram, parce qu'à son avis, ce dernier était subitement devenu un homme bien riche.

Mais soudain, voilà que le *Black Swan*, le *Hawk* et autres navires de pirates prennent Waring par surprise. Ce dernier se rend bien compte qu'il est inutile de vouloir s'enfuir du *Black Swan* et que, dans cette tentative, son propre bateau serait réduit en pièces s'il engageait le combat.

Aussi, il décide de jouer de ruse, et fait hisser le drapeau noir. Leech ordonne qu'on cesse le feu, et s'approche du *Revenge* pour se faire dire par Waring qu'il a rompu avec Morgan et qu'il venait pour se joindre à lui. Afin d'épargner Margaret, il la fait passer pour sa femme. Tous deux signent une entente, et Waring s'empresse de suggérer à Leech d'aller faire une expédition sur Maracaïbo. Cependant, le pirate insiste pour qu'on lui donne des preuves de bonne foi, et pour ce faire, les emmène à bord du *Black Swan*, pendant que Blue Tom prendra la direction du *Revenge*. Là, Margaret aperçoit Fenner, l'ami d'Ingram, en compagnie de Leech, et se rend enfin compte que son fiancé Ingram est un traître.

Pendant tout ce temps, Leech devine le stratagème de Waring et le fait enfermer avec Margaret, puis confie le *Revenge* à un de ses équipages. Margaret, dans ces circonstances ne peut cacher plus longtemps son amour pour Waring, mais il est trop tard puisque tous deux sont maintenant destinés à une fin tragique.

Le *Revenge*, portant le pavillon de Waring, est dirigé sur Maracaïbo, selon les ordres de Leech. Avant que le capitaine Graham (Stuart Robinson) ne s'aperçoive qu'il est victime d'une perfidie, le *Revenge* endommage gravement les navires anglais.

Pendant ce temps, Waring et Margaret parviennent à s'enfuir du *Black Swan* qui suit le *Revenge* en direction du port. Pataugeant dans l'eau, Waring réussit à couper le câble du gouvernail, et le *Black Swan* s'échoue. Les deux fugitifs gagnent enfin la terre ferme et se retirent dans un fort. Waring revient à la grève, car il veut reprendre possession de son bateau. Avec beaucoup de précautions, il grimpe sur le pont du *Revenge*, se dirige vers un cachot et délivre son bon copain Tom Blue et ses hommes. On s'imagine la bataille rangée qui eut lieu. Au plus fort de la mêlée Waring arrive face à face avec Leech. Ce dernier tente de fuir, mais Waring le poursuit pour enfin lui faire son affaire.

■ ■ ■

ON DIT QUE . . .

Madeleine Lebeau, la réfugiée française que l'on voit souvent en compagnie de Errol Flynn, ces temps-ci, était mariée depuis deux années lorsqu'elle vint à Hollywood, mais elle était encore d'âge à fréquenter l'école, où on l'envoya pendant quelques mois . . .

Bette Davies sert à son entourage, et à ses invités de la saccharine au lieu du sucre pour le thé ou le café. C'est d'ailleurs excellent, et beaucoup plus sucré que le sucre. La saccharine a aussi l'avantage de ne pas provoquer l'embonpoint.

Edward G. Robinson me dit qu'il est actuellement occupé à étudier le Russe, car il a l'intention de visiter ce pays après la guerre . . .

Marlene Dietrich consentirait à tourner un film avec Rosalind Russell ; ce qui serait un record, car jamais auparavant Marlene n'a fait de film avec une autre étoile de première grandeur.

HOLLYWOOD VU DE PRÈS

par ELGÉ HESSE

VOILA POURQUOI...

Saviez-vous pourquoi, depuis une couple d'années, vous ne voyez Lionel Barrymore que sur une chaise roulante ? La raison est toute simple, c'est qu'il a eu la malchance de se briser la hanche deux fois, et qu'on a pu, pour cette raison, écrire un scénario qui lui permit de paraître dans ce véhicule. Bientôt, nous annonce son studio, Barrymore sera en état de se tenir sur ses jambes comme auparavant.

UNE AUTRE BARRYMORE

La fille du regretté John Barrymore, Diana, a eu un beau geste, ces jours derniers. Elle a invité une centaine de jeunes filles, employées dans une des usines d'avions «Lockheed», à Burbank, Californie, à assister à une représentation de *Eagle Squadron*, film dans lequel elle vient de tourner, sous la direction de Walter Wanger, aux studios Universal. Avant la séance, il y eut un goûter pour ces invitées.

BONS DE LA VICTOIRE

Hollywood continue de donner son plein rendement patriotique dans l'achat des Bons de la Victoire. « Victory Center », au centre de Los Angeles, voit tous les jours des foules massées devant le théâtre improvisé, où les stars évoluent à tour de rôle afin d'activer l'achat des Timbres de guerre et des Bons. L'enthousiasme que l'on y peut admirer est vraiment digne de la cause pour laquelle on donne son temps et son talent.

ICI ET LA

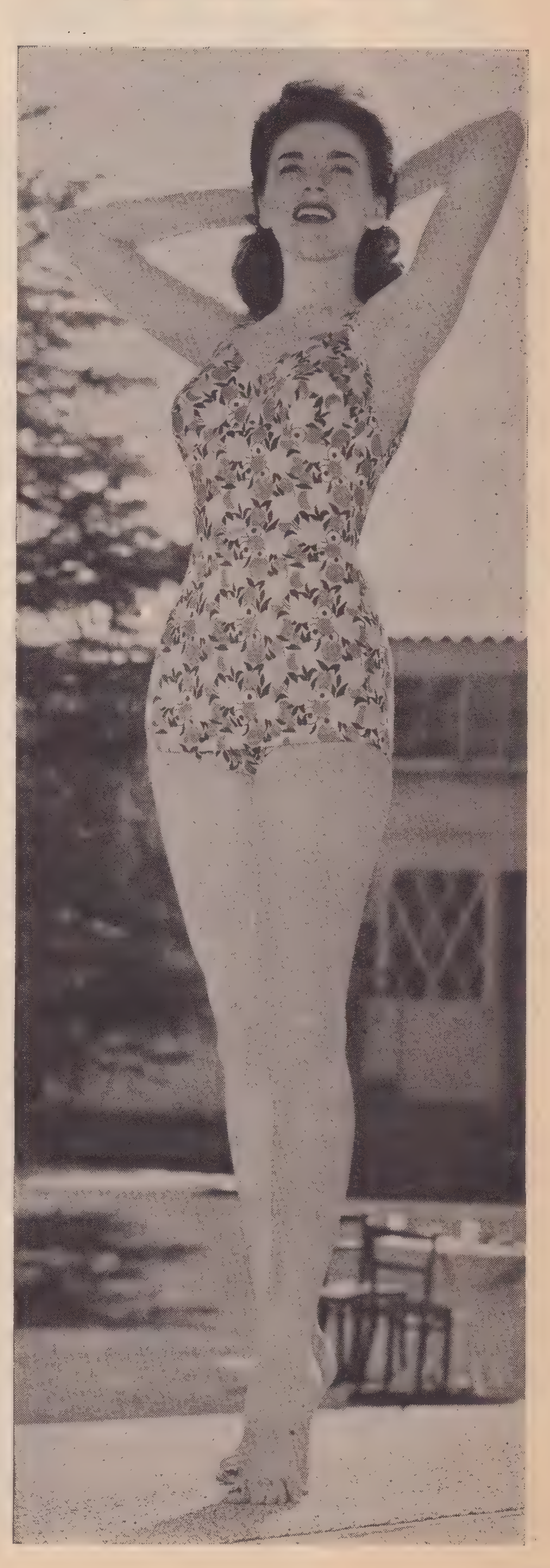
Constance Bennett est à écrire un scénario dont l'intrigue se déroule dans des milieux de l'espionnage... Une lettre de Mexico vient d'apprendre à Kay Francis qu'elle est surnommée la « Dame à l'Orchidée » dans cette ville... Lana Turner, au cours de son voyage dans sa ville natale, Wallace, Idaho, en a profité pour descendre dans les mines pour vendre des Bons de la Victoire aux mineurs... Orson Welles aurait dit à des amis qu'il n'a jamais été engagé à Dolorès Del Rio.

AMIES...

Les travailleuses de l'usine d'avions « Lockheed », où l'on a filmé certaines scènes du film *Wings For The Eagle*, dans lequel Ann Sheridan tient le rôle d'une travailleuse pour la Défense, se sont entichées de l'actrice à tel point qu'elles l'ont nommée la jeune fille avec laquelle elles préféreraient travailler. Ann, par sa jovialité, s'est créé au milieu des jeunes employées une troupe de réelles amies.

POTINS D'HOLLYWOOD

Arthur Treacher, qui vient de vendre sa spacieuse résidence de Bel Air pour prendre une habitation plus modeste, a versé le montant de la différence pour l'achat de Bons de la Victoire... Charles Coburn et des camarades d'un théâtre ambulant de l'est se sont trouvés réunis dans le film *George Washington Slept Here*. A cette occasion, Charles a eu l'idée d'un dîner au cours duquel l'on a porté des santés au bon vieux temps... Claude Rains, que l'on verra dans le film *Now Voyager*, ne prend aucune chance devant la pénurie du caoutchouc ; il a vendu sa maison du Canyon et demeure maintenant tout près d'un arrêt d'autobus.



MARGUERITE CHAPMAN, la délicieuse baigneuse que nous voyons ici, vous suggère, mesdames et mesdemoiselles, ce charmant petit maillot aux lignes simples et aux coloris et dessins d'une fraîcheur vraiment exquise. D'une seule pièce, il est confectionné de lastex, tissu en vogue de nos jours.

Quelques minutes avec

CLEMENT LATOUR

Par HUGUETTE GAUTHIER

Il y a, à la radio, des artistes qu'on ne se lasse pas d'entendre, car leur jeu naturel, dépouillé de toute affection, sait faire d'un simple bout de rôle une création savoureuse. Clément Latour est un de ceux-là. Chacune de ses compositions est des plus divertissantes, et il nous suffit de nommer son *Philidor* (de *La Pension Velder)* pour que, tout de suite, les auditeurs comprennent bien notre penseé. De plus, ce charmant artiste est des plus agréables et des plus intéressants à interviewer (quoiqu'il n'aime pas beaucoup la publicité).

Et maintenant, voici, relatée pour vous, la conversation que nous eûmes entre deux répétitions de *La Pension Velder*.

Né à Montréal, Clément Latour fit ses études au Collège Sainte-Marie, et, comme tous les garçons de son âge, il était quelque peu turbulent, quoique fort bon élève.

— Dès cette époque, songiez-vous déjà au théâtre ?

— Oh ! oui. Ce fut toujours mon grand rêve !

— Vos parents vous encourageaient-ils dans cette voie ?

— Ils me laissaient parfaitement libre.

— A quel âge et dans quelle pièce avez-vous débuté ?

— A douze ans, dans un bon vieux mélo, intitulé : *Une nuit d'Alsace*.

— Depuis votre début, vous avez toujours continué de jouer ?

— Non. J'interrompis afin de poursuivre plus aisément mes études.

— Et qu'est-ce qui vous a déterminé à vous lancer dans cette carrière ?

— Oh ! je ne peux dire exactement quoi. Ce fut, pour une bonne part, mon amour du théâtre, mais les circonstances ont décidé davantage de l'orientation de ma carrière.

— Avez-vous joué à la scène ?

— Souvent. — En particulier dans les cinq premières revues *Bleu et Or*, dont j'ai dirigé la septième, puis dans les revues de *Fridolin*.

— En quelle année avez-vous débuté à la radio ?

— En 1932.

— Dans quel programme ?

— *Le Vieux Raconteur*, de Robert Choquette.

— Et quels furent vos autres programmes ?

— *Le Programme Molson, Le Curé de Village* (ces deux premiers écrits par Robert Choquette), *Nous sommes en Vacances, Cavalcades*, d'Eddy Baudry, *Soldat Bidoche, Radio-Rigolo* et plusieurs autres. Actuellement je joue dans *Pension Velder, Rue Principale, Comme tout le monde, Radio-Théâtre Lux*.

— Quels sont les rôles que vous préférez ?

— Tous les rôles intéressants.

— Et quels sont vos projets, M. Latour ?

— Il est absolument impossible de faire des projets en ce temps de guerre...

— Vous avez raison. Cependant, vous me direz bien votre rêve ?

— Certainement : que la renaissance actuelle du théâtre continue de s'affirmer, et qu'aucun obstacle ne vienne l'enver, car je dois vous avouer que je préfère la scène à la radio.

— Je souhaite sincèrement que votre rêve se réalise. Maintenant, dites-moi ce que vous aimez le plus ?

— Mon travail et la musique.

— Que détestez-vous le plus ?

— Le manque de simplicité.

— Aimez-vous la lecture ?

— Beaucoup.

— Quel genre ?

— Tous les genres, sauf les romans, mais j'avoue que j'ai une préférence marquée pour les livres traitant de l'histoire et de l'économie politique.

— Vos auteurs favoris ?...

— Ceux qui ne sacrifient pas le fond à la forme.

— Voilà une réponse peu compromettante !

— Peut-être, mais elle rend exactement ma pensée.

— Aimez-vous les voyages, M. Latour ?

— Je les adore.

— Et quel moyen de locomotion préférez-vous ?

— Le bateau ; j'aime voyager au gré des flots.

— Comme dans la chanson ?

— Justement !

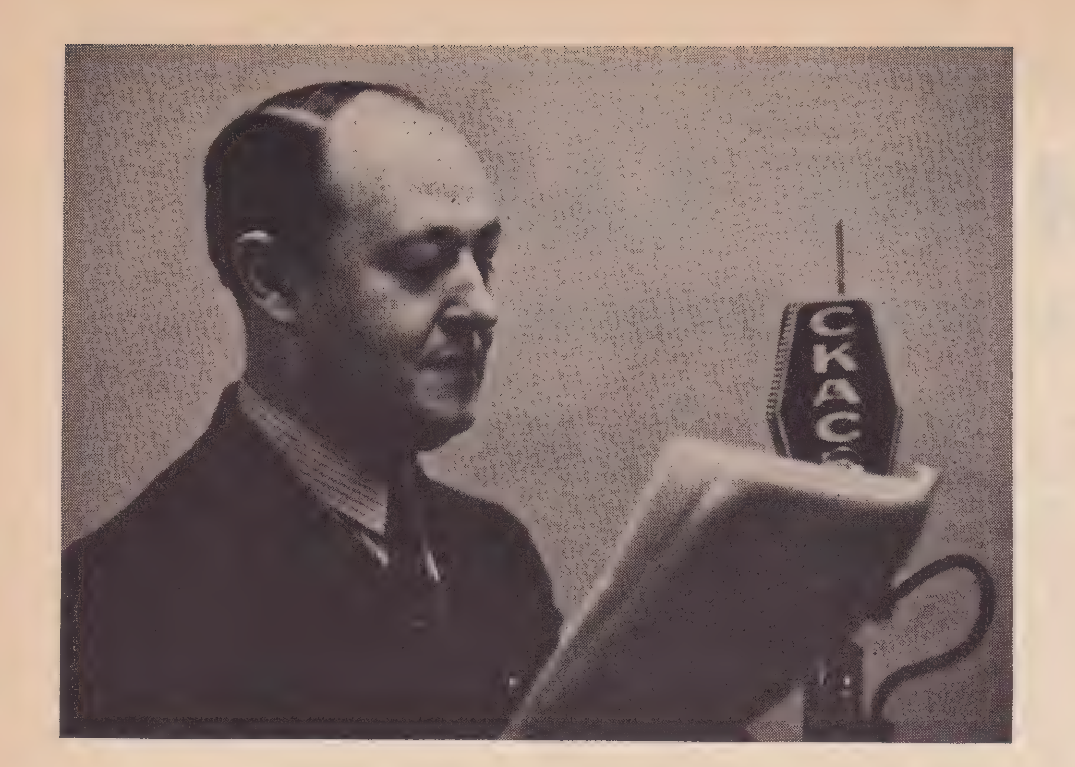
— Quels sont les pays que vous visiteriez, de préférence ?

— Tout d'abord mon beau Canada. Ensuite la France, comme tous les Canadiens, puis l'Espagne, l'Italie et quelques autres.

— Quels sont vos sports favoris ?

— En été, le tennis, et en hiver, les répétitions.





LE CAPITAINE BRAVO, qui dépasse maintenant sa centième émission, continue de se faire des admirateurs de plus en plus nombreux. On sait que l'auteur de cet intéressant programme est le sympathique **HENRI LETONDAL**, un vétéran de notre monde radiophonique.
Photo Henri Paul.

"LE CAPITAINE BRAVO"

Par Germaine Plante

CETTE émission hebdomadaire du poste CKAC (le mercredi soir, de 9 h. à 9 h. 30), atteint ou presque la centième. C'est dire la popularité de ce roman d'aventures qui a pour personnage principal « Fernand Bernier » (François Lavigne) surnommé le « Capitaine Bravo » à cause de son intrépidité, de son courage et de son mépris du danger.

Après une série d'épisodes, où nous avons suivi « le Capitaine Bravo » dans ses aventures à Etienneville et jusqu'à Rivière-Bleue (noms fictifs et choisis au hasard, naturellement !), nous voici en pleine actualité. En effet, « Fernand Bernier » s'est enrôlé dans l'aviation canadienne et s'occupe pour le moment du transport des bombardiers en Grande-Bretagne. Mais cela ne va pas sans incidents dramatiques, puisque le « Capitaine Bravo » est né pour les aventures.

Le réalisateur de cette série d'émission est Ferdinand Biondi, qui ne manque jamais de donner, à chaque épisode, l'atmosphère exigée par le texte. Ainsi, récemment, « Antoine », le mécanicien du « Capitaine Bravo », donnait une entrevue à Londres. D'accord avec l'ingénieur du son, le réalisateur obtint l'illusion parfaite, grâce à la présence d'un haut-parleur dans le studio même.

La tâche du bruiteur n'est pas une sinécure. Et une mention toute spéciale doit être accordée à Bernard Brisset-des-Nos qui, à lui seul, crée tous les bruits nécessaires au programme : écrasement d'un avion sur le sol, avion au départ, train en marche, vent, pluie et tempête, craquements sinistres, portes qui s'ouvrent . . . enfin, tout le tremblement du mystère et de l'imprévu !

NOMBREUX INTERPRETES

Quant aux acteurs, ils sont nombreux : au moins une cinquantaine, depuis le début !



LE CAPITAINE BRAVO, en d'autres termes, c'est **FERNAND BERNIER**, aviateur dont les prouesses, l'intrépidité et le courage en font un personnage vraiment légendaire. Le rôle de Fernand Bernier est interprété par **FRANÇOIS LAVIGNE**, jeune premier dons la réputation est bien grande chez nous.
Photo Henri Paul.

De haut en bas : SITA RIDDEZ dans le rôle de Greta Munchen, la baronne Ernzadt. — Au centre, une belle expression de FERDINAND BIONDI. Jeunes admiratrices du Capitaine Bravo, assistant à une émission au poste même.
Photos Henri Paul.



Le principal rôle est tenu par François Lavigne, et celui d' « Antoine », son mécanicien, par André Treich. Le rôle de « Lurmann », l'ennemi juré de « Bravo », est interprété par J.-Renée Coutlée.

Ce sont les trois personnages principaux de ce roman d'aventures dont les épisodes captivent l'attention des radiophiles.

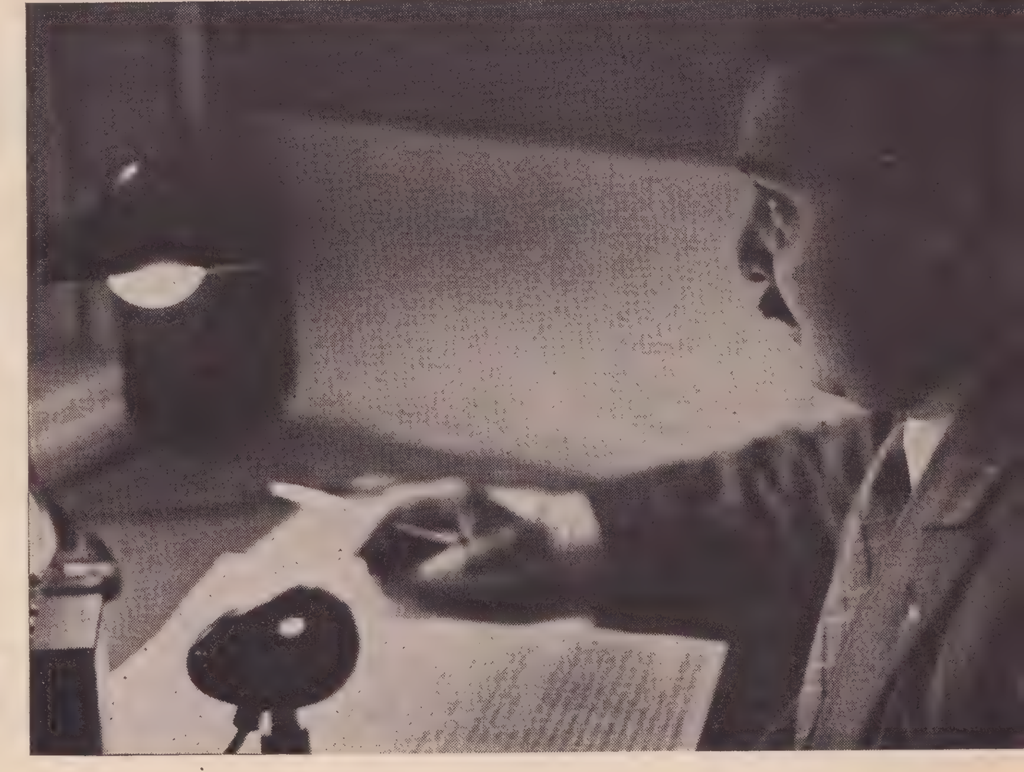
« Le Capitaine Bravo », tout en étant une œuvre de fiction, conserve son intérêt constant par le renouvellement des situations. Et cela, avec d'autant plus de mérite, que les aventures du « Capitaine Bravo » se poursuivent depuis deux ans à un rythme toujours rapide, à la manière des films, généreux en émotions et en battements de cœur.

Le poste CKAC a eu l'initiative de ce roman radiophonique qui compte parmi les grands succès de la radio, et qui s'achemine victorieusement vers une série de représentations dépassant bientôt la centième.

A noter que « Le Capitaine Bravo » a été adapté à la scène, et que la pièce a déjà été représentée dans différents théâtres de Montréal et de la province, notamment au Théâtre Arcade, où il a tenu l'affiche pendant quatorze représentations.

Le texte de ce radio-roman est rédigé par Henri Letondal.

GERMAINE PLANTE



■ ■ ■

■ Rita Hayworth est la preuve vivante du contraire de tout ce qui s'écrit et se dit des grandeurs d'Hollywood. La nouvelle étoile de cinéma, que l'on verra avec plaisir dans le prochain film de Columbia, au cours duquel elle danse comme personne encore n'a dansé, en compagnie de Fred Astair, vit très simplement dans un petit appartement d'une pièce. Cet appartement est situé dans une partie d'Hollywood où elle coudoie des forgerons et des commis de magasins. Le plus admirable, c'est que la grande étoile n'a pas perdu la tête pour ses premiers lauriers, et qu'elle est devenue l'amie de tout le monde qu'elle rencontre dans l'édifice. Elle se passe volontiers de servante et conduit elle-même son auto, et affirme qu'elle ne désire pas jeter de la poudre aux yeux.





La piquante et spirituelle JOVETTE BERNIER, telle que la vit notre photographe Henri Paul, dans son charmant intérieur, où règnent une chaude cordialité et une atmosphère de bon goût.

RADIO - COURRIER

Par GERMAINE PLANTE

Q. — Cette lettre vous paraîtra peut-tre saugrenue. Cependant, je vous demande d'y répondre afin de me ramener à la réalité ou enfin de m'engager dans la voie que mon imagination se plaît à trouver belle et attirante... Après avoir brillamment couronné mes études primaires-supérieures avec une note de 94%, je voulus poursuivre mes études à l'école Polytechnique. La situation pécuniaire de mon père m'obligea à travailler pour lui venir en aide. Surmené intellectuellement et physiquement, je dus prendre un repos forcé à l'hôpital. Aujourd'hui, plus que jamais, je dois aider mon père. Si tout se réalise selon mes prévisions, je le tirerai d'embarras et irai à l'école Polytechnique cette année... Mais voilà que le démon du théâtre me prend. Chaque fois que je vois un film intéressant, je sors du cinéma, exalté et aspirant à devenir artiste. Mais je suis rêveur, et je possède en outre un facies qui tient le milieu entre la laideur et la beauté. Et, croyez-moi, je ne suis pas modeste. Je dis la vérité. Je porte en outre des lunettes qui ont le don de m'enlaidir considérablement... Avec de tels défauts, pourrai-je réussir à la radio ou au théâtre ? Je ne le crois pas, mais je voudrais tenter ma chance. Où devrais-je m'adresser ? Le M.R.T. serait-il l'école où l'on forme les futures vedettes ?... Voudriez-vous me répondre avec exactitude, s'ils vous plaît ? Je vous remercie à l'avance pour la réponse que vous apporterez à ma lettre.

PAUL-EMILE

R. — Non, votre lettre ne me paraît pas saugrenue, et c'est avec plaisir que j'y réponds... Je veux d'abord vous féliciter pour votre beau courage qui ne se laisse pas abattre par les épreuves. C'est ainsi que l'on réussit dans la vie, en faisant face aux difficultés, au lieu de ployer les épaules devant elles. — Pour votre question concernant cette grande passion qui vous pousse à devenir acteur, laissez-moi vous dire que le physique n'est pas tout ; il faut, en outre, posséder des notions de diction, d'art dramatique, et surtout, avoir du talent. Le meilleur conseil que je puisse vous donner, c'est de voir Bernard Goulet, réalisateur en chef du poste CKAC. Il vous dira si vous avez quelque chance de devenir acteur, car il s'occupe précisément de trouver de nouveaux talents, qu'il présente ensuite dans un programme spécialement créé pour eux. Fin connaisseur du théâtre, Bernard Goulet possède une sûreté de jugement qui lui fait vite discerner le talent chez une personne, et ses conseils vous seront très utiles. Donc, allez le voir, je vous assure qu'il vous recevra très gentiment. Bonne chance.

■

Q. — Pourriez-vous me dire si les artistes suivants sont mariés : Jean Lalonde, Sita Riddez, Jovette Bernier, Nicole Germain, Marcel Baulu, Gérard Delage, Judith Jasmin, José Forgues. Pierrette Alarie, Juliette Huot et Hector Charland.

JE SUIS CURIEUSE

R. — Ça se voit. Jean Lalonde, Jovette Bernier, Nicole Germain, Marcel Baulu, Gérard Delage et Hector Charlant sont mariés. Sita Riddez, Judith Jasmin, José Forgues, Pierrette Alarie, Juliette Huot sont encore célibataires.

GERMAINE



De PAUL DUPUIS, on peut dire qu'il est *"the right man in the right place"*, à Radio-Canada, car il est tout à la fois annonceur, réalisateur et interprète. Incidemment, c'est lui qui joue le rôle de "Sir McDonald" dans VIE DE FAMILLE. *(Photo Henri Paul)*

L'Auréole du Malheur

(*Suite de la page 33*)

— Tout est donc bien, Mercèdès, puisque vous allez être vraiment heureuse...

Mais la petite Espagnole, si elle lui a semblé futile, n'a jamais manqué de cœur. Elle tend sa main au jeune ingénieur :

— Non, mon cher François, tout n'est pas bien, puisque, malgré les bons sentiments que j'avais pour les vôtres et pour vous-même, ma présence au milieu de vous n'a apporté que la discorde et la peine... Mais vous guérirez, François. Quand je serai partie vous vous reprendrez... Vous verrez que, pour vous aussi, la résurrection de mon Juan est un bonheur.

Il a un geste pour protester. Gentiment elle lui sourit.

— Vous verrez... François. Bientôt, vous ne comprendrez plus du tout quel mirage vous fit préférer l'étrangère à votre parfaite amie d'enfance... Simone...

Mais presque durement, François lui impose silence :

— Non... non... pas ce nom. Je vous en prie, Mercèdès. Il est des mauvaises actions qui ne s'effacent jamais... Je resterai seul... Avec mes parents... Avec mon travail...

Elle sourit doucement et ne proteste pas.

A quoi bon ?

Trois mois plus tard, comme François mélancolique tente inutilement de s'absorber dans une lecture abstraite, on sonne à la porte de l'appartement.

De sa chambre, Mme Mathys demande à son fils :

— Veux-tu ouvrir, mon petit?... Je suis entrain d'essayer une robe... je ne peux recevoir en ce moment...

Le jeune homme s'exécute.

Sur le seuil, fraîche, blonde et souriante, des fleurs à la main, c'est Simone Leroy. Une Simone un peu amincie qui garde dans ses yeux de ciel un reflet émouvant des mauvais jours révolus.

Elle tend la main à François :

— Puis-je entrer, François ? Je voudrais embrasser votre mère ?

Alors, il réalise ce qu'il y a de stupide dans son attitude pétrifiée :

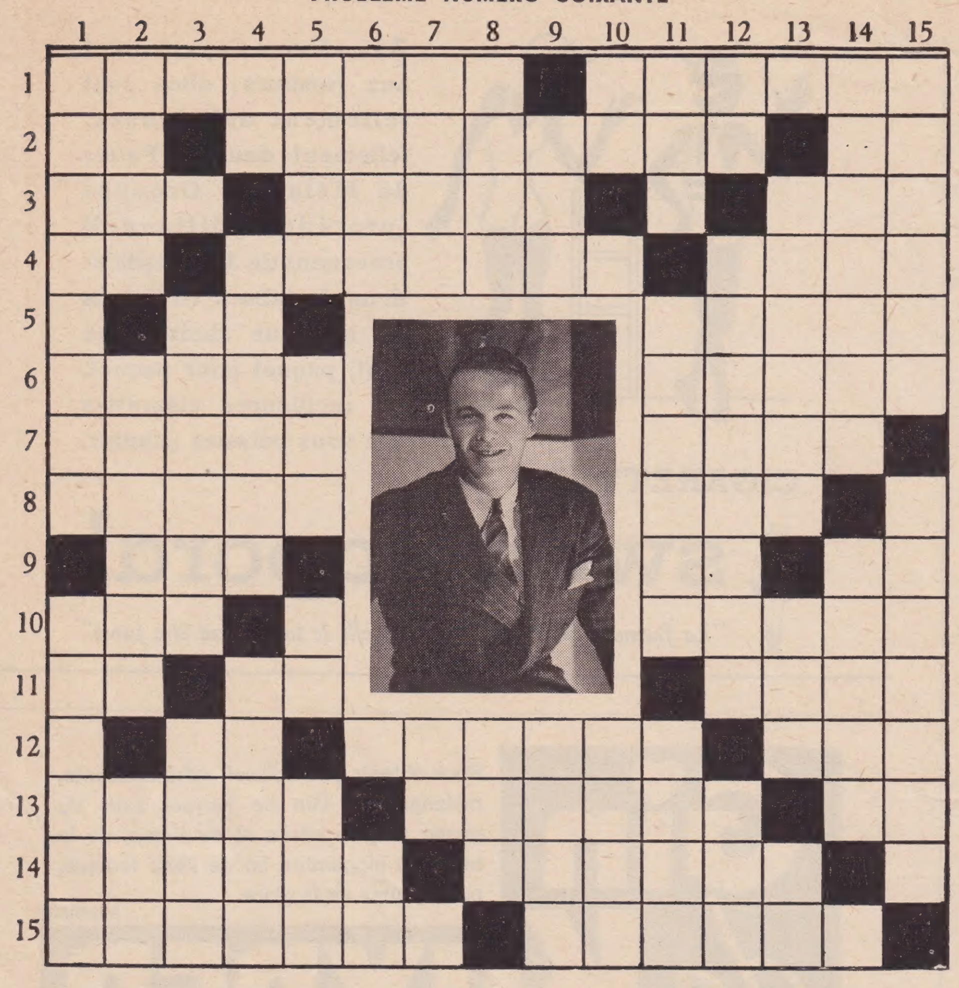
— Pardonnez-moi, Simone... et soyez la très bienvenue dans cette maison lugubre...

Elle est dans le salon, à la place où se tenait Mercèdès le jour de son départ :

— Vous... Simone?... répète François en proie à une émotion qu'il ne songe pas à cacher. Vous illuminez la

LES MOTS CROISES DU "FILM"

PROBLEME NUMERO SOIXANTE



HORIZONTALEMENT

1. Navigation aérienne. — Qui concerne les vaisseaux de guerre.
2. Pronom personnel. — Petits ballots. — Lui.
3. Brut. — Ce qu'il y a de meilleur. — Ministre des Finances sous la Restauration.
4. Usage. — Principe constitutif. — Faces des corps polyédriques.
5. Conjonction. — Prénom de notre vedette.
6. Fils d'Hellen. — Composée inulée employée en médecine.
7. Qui rend service. — Tintement d'une cloche.
8. Ville d'Espagne. — Ancienne forme de *oui*.
9. Plate-forme flottante. — Négation. — Adverbe de lieu.
10. De peu de hauteur. — Personnes qui ont une admiration sotte pour tout ce qui est en vogue.
11. En les. — Tellement. — Du verbe être.
12. Préfixe. — Nom de notre vedette. — Défunt depuis peu.
13. Une des îles Moluques. — Cercle de métal. — Consonnes de râle.
14. Cheval. — Ensemble des chapelles disposées circulairement autour du chevet des églises.
15. Chemin étroit. — Combattre corps à corps.

VERTICALEMENT

1. Qui aime avec passion. — Ombellifères de l'Europe.
2. Assemblage de mots rythmés. — Enlèveras. — Saison.
3. Choisiras. — Vaste plateau de l'Asie.
4. Préfixe. — Ornements sacerdotaux. — Verre coloré en bleu.
5. Monnaie chinoise. — Possessif. — Pronom personnel.
6. Petite rivière de France. — Négation.
7. Anciens régistres du Parlement de Paris. — Fleuve de Sibérie.
8. Détail d'un compte. — Masse de pierre dure.
9. Dix (en anglais). — Pasteur luthérien.
10. Négation. — Aussi.
11. Préfixe. — Voitures de voyageurs sur un chemin de fer. — Destinée.
12. Versus (ab.). — Se dit des actions par lesquelles les créanciers pouvaient demander la révocation d'un acte. — Sans surcharge.
13. Historien français (1713-1796). — Interjection. — Les deux premières voyelles.
14. Femelles des plus puissants quadrupèdes. — Espèce du genre viorne, appelée *boule-de-neige*.
15. Résidence du Président de la République Française, autrefois. — Champignon de couleur rouge.

pièce... Ma mère sera bien heureuse de vous revoir...

La jeune fille posa sa main sur le bras de l'ingénieur et lui sourit de toute son âme limpide, de tout son cœur inchangé :

— Votre mère seulement, François ?... Et vous-même ?...

Alors, François, sans honte des larmes qui montent à ses yeux, ouvre les bras à Simone. Il l'étreint comme son bien suprême, miraculeusement reconquis.

— Pardon, petite Simone, pardon...

Mais, rayonnante, elle pose sa main sur les lèvres du jeune homme. Elle ne veut plus qu'il so't parlé, jamais, de ce qui causa son tourment.

Il comprend la généreuse invite et y souscrit d'un long baiser...

JEAN DE STRÉPY

■ ■ ■

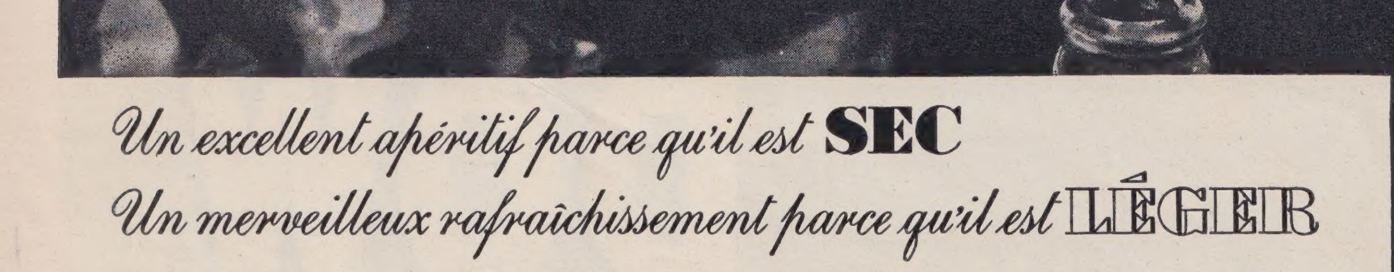
POUR DEVENIR ETOILE DE CINEMA

D'après la maman de deux *starlets* d'Hollywood, Mme John Brodel, voici les sept qualités essentielles pour devenir actrice à succès, au cinéma :

1. L'habileté.
2. Une parfaite santé.
3. La facilité de concentration.
4. L'ambition et le désir de réussir.
5. Le naturel. (Cette qualité devrait être placée en premier lieu.)
6. Une éducation rationnelle chez soi. (Mme Brodel ne croit pas que jamais des enfants peu heureux chez eux deviennent de bons acteurs. La compréhension, ajoute-t-elle, est l'une des meilleures façons d'aider un enfant à devenir quelqu'un, où que la vie le place plus tard.
7. L'éducation. (Et ceci aussi devrait occuper l'une des premières places, déclare Mme Brodel, ajoutant que cette éducation en vue du théâtre doit commencer bien longtemps avant de songer à entrer au théâtre ou au cinéma.)

SOLUTION DE NOTRE PROBLEME DE MOTS CROISES DU MOIS DERNIER

F	■	D	R	A	M	E	■	C	R	U	E	L	■	C
O	C	■	A	N	A	■	I	■	A	N	S	■	H	A
U	R	E	■	T	R	I	N	I	T	E	■	H	A	M
R	U	S	E	■	I	L	O	N	A	■	N	E	V	E
R	O	T	■	H						H	■	M	I	R
I	R	■	P	I						O	C	■	R	I
E	■	A	R	T						N	O	M	■	E
R	E	V	E	L						G	L	U	E	R
E	T	E	T	E						R	O	S	S	E
■	H	I	E	R						I	N	E	S	■
S	E	N	S	■						E	N	T	E	R
A	R	E	■	M	A	S	S	E	Y	■	E	T	N	A
N	E	■	M	A	T	I	E	R	E	S	■	E	T	C
G	■	S	O	I	R	■	C	■	S	O	N	■	E	L
■	F	A	I	N	E	S	■	C	O	T	E	S	■	E


Un excellent apéritif parce qu'il est SEC
Un merveilleux rafraîchissement parce qu'il est LÉGER

